



D. D. BIBL. VNIV. GAND.
ALBERT ET ALEXIS CALLIER
MDCCCCXXV
THEEK GENT
0192672
Digitized by Google



LA TERREUR BLANCHE

AU TEXAS.

Imp. de Ve Parent et Fils, Mont. de Sion, 17, à Bruxelles.

LA

TERREUR BLANCHE

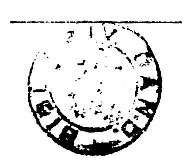
AU TEXAS

ET MON ÉVASION

par

J.-C. HOUZEAU

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE BELGIQUE



Bruxelles

Ve PARENT & FILS, ÉDITEURS
17, montagne de Sion

1862



Au commencement de l'année 1857, un savant belge, qui s'était fait connaître par des travaux, tels qu'un mémoire sur *la Symétrie des formes du continent, la Géographie physique de la Belgique* et *l'Histoire du sol de l'Europe,* où se trouve alliée la science pratique à la synthèse philosophique et littéraire, M. J.-C. Houzeau se rendait en Amérique. Fixé bientôt dans le Texas, il entretint des relations suivies avec son pays : —avec l'académie et les hommes qui cultivent la science, auxquels il envoya de nombreux mémoires mathématiques ou astronomiques, dont les plus remarquables n'ont pas encore vu le jour — avec la *Revue britannique* (édition belge) qui

publia de lui diverses monographies sur les mœurs du nouveau continent, — avec la *Revue trimestrielle*, enfin, qui recevait régulièrement chaque trimestre une *Correspondance d'Amérique*, contenant des études politiques et sociales sur les États-Unis (1).

L'occasion ne lui manqua pas et les événements favorisèrent souvent ses études. A deux reprises, il fut amené à traiter de l'esclavage ; il le fit sans passion et sans ménagements, en esprit qu'une conviction profonde des principes n'empêche pas de juger la situation, et rend au contraire plus sûr et plus hardi pour en regarder toutes les faces. Cette indépendance de vue ne fut même pas sans soulever quelque petit scandale : on s'étonnait de voir un ami de l'humanité, un homme de principes, accepter des objections à l'abolition de l'esclavage, daigner en chercher la solution dans le domaine des faits, poser la question de pratique à côté de la question d'humanité, et, loin de se mêler à toutes les déclamations, loin d'applaudir à toutes les tentatives, se montrer sévère, c'est-à-dire juste, pour l'échauffourée, — « la spéculation, » — dont John Brown fut l'agent et la victime.

La guerre de la scission trouva M. Houzeau en plein pays esclavagiste. Il avait étudié avec soin le

(1) *Revue trimestrielle*, tomes 18, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30 et 31. (Avril 1858 à juillet 1861).

mouvement des partis avant l'élection présidentielle, l'élection elle-même, la trahison de l'ancienne administration en faveur de la suprématie du Sud, la longanimité du Nord à respecter la liberté dans ses plus affreux écarts et à laisser à des frères rebelles le temps de reconnaître ce qui pouvait n'être qu'une erreur, ce qui réellement était un crime — tout le prélude enfin de cette crise, la plus grande peut-être qu'une démocratie ait eu jamais à traverser. Il assista aux plus beaux comme aux plus terribles spectacles de la vie d'un peuple. Il faillit en être victime.

Le 1er mai 1861, en envoyant à la *Revue trimestrielle* une correspondance, où il jugeait le « Sonderbund » de l'esclavage, et mettait à nu les causes de cette agression impie, il écrivait à un ami :

« Je ne m'exécute aujourd'hui que sous l'impulsion d'un profond sentiment de devoir. Je vous dois là-bas une appréciation motivée des événements les plus tristes, les plus irréfléchis que puissent provoquer les passions brutales de l'égoïsme. C'est une fièvre, un délire qui conduit à une dilapidation effrayante des forces humaines et des richesses acquises. Une disparition progressive du sens moral, dont j'ai parlé dans ma précédente correspondance, peut seule rendre compte de ce qui se passe autour de moi. Je continue à me maintenir, autant que faire

se peut, dans ma position de spectateur désintéressé. Mais l'acharnement est terrible. Il y a des heures où la possession d'elle-même semble déserter l'âme humaine....

» J'ai dit toute mon opinion — consciencieusement formée — lorsque j'ai soutenu, il y a un an, que l'esclavage, comme servitude matérielle, est plus doux que la plupart des servitudes d'Europe (service militaire, travail des ateliers, etc.). Mais aujourd'hui, je suis forcé de condamner les planteurs.... »

Cette lettre et la correspondance qu'elle accompagnait, arrivées à Bruxelles le 10 juin 1861, furent les dernières. Pendant huit mois on resta sans nouvelles.

Tout était à craindre de ce déchaînement de la barbarie : l'alarme fut longue et doublement douloureuse ; car on sentait qu'une telle perte ne serait pas cruelle seulement pour une famille et pour de nombreux amis, mais que la patrie aurait à regretter un citoyen qui pouvait la servir et l'illustrer.

Enfin, le 23 février 1862, une note « astronomique, » adressée par voie diplomatique à un membre de l'Académie de Belgique, pour être présentée à cette Académie, parvint à Bruxelles. M. Houzeau avait réussi à donner signe de vie !

Jusque-là il avait échappé aux dangers. Mais les

quelques mots qu'il avait glissés dans son envoi officiel ne pouvaient guère rassurer sa famille et ses amis sur l'avenir, qui semblait de plus en plus menaçant :

« Nous vivons comme dans une ville assiégée, y disait-il. Nous sommes fermés au monde entier... Le plus fort règne sans partage et avec peu de modération. J'ai des pages de souvenirs *oculaires,* extrêmement riches de couleur. J'espère qu'il me sera permis un jour d'écrire ce petit morceau d'histoire...

» Ce que je promets à la *Revue,* est un journal personnel peignant au jour le jour l'état de la contrée que j'habite et les événements et scènes qui se passent sous mes yeux. Les lecteurs ne perdront rien pour attendre, car il m'a été donné de beaucoup voir...

» On a parlé un instant de la levée en masse et le manque d'armes seul l'a retardée. Il était question d'envoyer au bagne les étrangers qui refuseraient le service. Mais il n'y a pas d'argent pour nourrir les galériens eux-mêmes, et il faudra les enrôler dans l'armée, si ce n'est déjà fait... Me voyez-vous galérien pour avoir refusé d'être soldat de cette cause !

» Si le Texas reste plongé dans l'état où il est, je ne puis faire qu'une chose, c'est de revenir. Je devrai tout sacrifier, mais je n'habiterai pas un pays

fermé aux communications avec le monde entier. Je vous reviendrai peu vieilli, j'espère, développé par les exercices du corps, la vie à l'air libre, la connaissance du danger et celle des passions humaines. Mais passons sur ce dernier point, plus tard nous en dirons davantage. Croyez bien, en attendant, que tout ce que j'ai vu n'a fait que fortifier la foi démocratique et philosophique que vous connaissez et dans laquelle j'espère vivre et mourir. »

Dans cette situation, qui devait devenir plus dangereuse chaque jour, il ne restait qu'un parti à prendre, qu'un moyen de salut : s'évader de ce pays, comme d'une prison de despotes, comme d'un repaire de brigands.

Aussi, quelle joie lorsque de nouvelles lettres, datées de Matamoros, dans le Mexique, annoncèrent le succès d'une évasion qui n'avait pas demandé moins de trente-cinq journées de marche!

J'ai fui pour sauver ma vie ; tel est le premier mot du fugitif. J'ai retrouvé la liberté de ma plume, tel est le second.

Les premières lettres particulières écrites à des amis, avant le repos d'un si dur voyage, contenaient d'effrayants détails sur ce régime de terreur et de crime, qui voudrait se faire reconnaître au rang des États civilisés. Selon le désir manifesté par l'auteur, quelques fragments en furent publiés aussitôt, et

l'Indépendance belge qui les accueillit, les vit reproduire par toute la presse d'Europe.

Le récit détaillé, annoncé par l'auteur, ne devait pas tarder à suivre. Il est composé de trois lettres qui sont comme le journal de son évasion et des causes qui l'ont rendue nécessaire.

L'effet des premiers fragments a été grand, rapide, européen. Le travail complet ne pouvait restreindre sa publicité à une revue belge. Nous l'extrayons de la *Revue trimestrielle,* avec l'autorisation de l'auteur, pour l'offrir au public.

L'humanité est intéressée à ce que l'opinion fasse justice d'une cause odieuse, servie par des moyens plus odieux encore. « Vous n'imagineriez jamais en Europe, dit M. Houzeau, ce qu'il y a de tyrannie, de cruauté, d'atrocités dans le déchaînement des planteurs, libres désormais de tout frein. » Un seul coin du tableau, mis au jour par un témoin oculaire, dont le nom a une autorité et une honorabilité incontestables, en donnera une idée, et le cri d'indignation de l'écrivain passera dans l'âme des lecteurs, parcourra l'Europe, vengera l'humanité.

LA TERREUR BLANCHE

AU TEXAS.

I

Austin (Texas), 20 septembre 1861.

MON CHER VAN BEMMEL,

Fidèle à mes engagements envers la *Revue trimestrielle,* je vous ai adressé, le 25 avril 1861 et le 25 juillet suivant, deux *Correspondances d'Amérique* qui ne vous sont peut-être pas parvenues (1). J'ai perdu ensuite tout espoir de faire entendre ma faible voix de l'autre côté de l'Atlantique.

Vous n'ignorez pas dans quel isolement les États américains du Sud-Ouest sont plongés depuis le début de la guerre. La poste ne passe plus la frontière des États Confédérés. Un blocus rigoureux nous interdit complétement la voie de la mer. Nos routes de terre, marquées seulement par le passage des caravanes et de

(1) La première de ces correspondances seule est parvenue à destination. Elle a paru dans la *Revue trimestrielle* du 1er juillet 1861.

leurs chariots, sont d'une longueur et d'une difficulté désespérantes. Le Texas seul présente un territoire plus vaste que la France, sans chaussées, sans canaux, presque sans chemins de fer. Les lettres mettent un mois et davantage pour nous arriver de New-Orléans. Les journaux... la poste a cessé de les transporter. J'ai vu payer au poids de l'or quelques feuilles mexicaines, vieilles de six semaines, apportées par des voyageurs. Un état de siége rigoureux pèse sur la presse locale, et n'a laissé debout que les panégyristes du pouvoir. Les voyages sont devenus périlleux, par suite de l'audace des Indiens et de la désorganisation générale. Des comités secrets, institués par les planteurs dans tous les cantons, sont à la recherche des suspects, et ne voient partout que des agents de la propagande abolitioniste, à qui ils ne réservent pas de sort meilleur que celui de « tendre la corde. » *Pull the rope.*

Le pays étant exclusivement agricole, comme tous les pays à esclaves, une foule de produits de l'industrie commencent à manquer. Le *Bulletin des Lois* a cessé de paraître, parce qu'il n'y a plus de papier à Austin pour l'imprimer. Les étoffes, les vêtements, les cuirs, et tous les produits exotiques, tels que le café, les huiles, les épiceries, sont épuisés. Nous brûlons du saindoux dans nos lampes; nous remplaçons le drap par des peaux de buffle. En un mot, nous vivons de nos propres ressources, comme dans une ville assiégée, privés de tout commerce et de toute communication verbale avec le monde extérieur.

Mais ces inconvénients matériels ne mériteraient pas même une mention, si le gouvernement des planteurs

ne profitait, pour nous calomnier, de notre isolement et de l'impossibilité où nous sommes de nous faire entendre. D'un côté, il représente au monde notre silence comme une approbation de ses actes; il se prévaut d'une prétendue unanimité de sentiments et d'opinions, qui n'est que le résultat d'un règne de terreur. D'un autre côté, ce gouvernement, nous sachant isolés du monde et privés de tout moyen de le démentir, nous crie que toutes les nations civilisées de la terre sont devenues indifférentes au sort des esclaves. Il nous dit que les Wilberforces et les Broughams sont morts; que l'Europe a proclamé le culte de Mammon; que les intérêts matériels y ont effacé jusqu'aux dernières traces de l'idée civilisatrice. Il nous dit que l'intelligence, le désintéressement, l'humanité, n'y sont plus honorés désormais; que les fabricants et leurs ouvriers ont besoin de coton, à bon marché, à long terme de crédit, et qu'ils s'uniraient pour lapider, en pleine place publique, l'audacieux qui proclamerait aujourd'hui dans leurs cités manufacturières ces principes: « Tous les hommes sont enfants d'un même père qui est Dieu; les hommes et les femmes, les nobles et les esclaves, sont également des anges de Dieu; hommes et femmes sont tous frères et sœurs; aimez donc votre prochain comme vous-même, et la loi divine au-dessus de tout. »

Dans cette situation, non-seulement j'étais forcé de renoncer à vous écrire régulièrement, mais même il m'était impossible de bien connaître et d'apprécier les événements de la guerre. Mon horizon ne s'étendait pas au delà de ce qui se passait sous mes yeux. Ce que j'ai vu suffira toutefois pour donner une idée de la société

des planteurs à l'apogée de leurs prétentions et de leurs espérances.

Chargé d'explorations géologiques, j'avais quitté ma résidence dans le Texas méridional, au milieu d'avril, et durant dix semaines je parcourus la campagne vierge, dans les dernières zones habitées de la frontière (1), m'élevant au Nord jusqu'aux terrains houillers du Brazos supérieur. Cette région offre très-peu de fermes à esclaves. Mais quand on redescend le Brazos ou le Colorado, les plantations de maïs et de coton se montrent en abondance. Ce n'est pas cependant que le climat soit insalubre pour les blancs, ni que les travailleurs libres manquent dans les campagnes, car sur le Brazos un grand nombre de settlers allemands s'emploient eux-mêmes à la cueillette du coton chez leurs voisins plus riches, et côte à côte avec les esclaves.

La plupart des planteurs que je rencontrais étaient devenus en peu de mois d'une dureté et d'une arrogance difficiles à imaginer. Débarrassés de tout frein, soit moral soit politique; affranchis de la pression qu'exerçaient les États du Nord; glorieux d'avoir terrassé l'opposition locale, les maîtres ne connaissaient plus qu'une chose au monde : *make money,* faire de l'argent. C'était un déchaînement subit de l'avarice, d'autant plus redoutable dans ses effets qu'il s'était vu plus longtemps contenu. C'était une sorte de rage de faire de l'argent de ses semblables : hommes, femmes, enfants. Une société dont la classe gouvernante est

(1) Lisière du pays indien.

exclusivement dominée par cette passion, n'a pas d'éléments solides de durée. Ce triomphe éphémère de la soif de l'or n'en est pas moins une tache dans l'histoire et une honte pour l'humanité.

Sans doute il y a, parmi les planteurs, des exceptions. Les familles anciennement établies, et dans lesquelles les esclaves ont été transmis de père en fils, ont conservé presque toutes le vieux régime patriarcal. Elles ont vu avec appréhension la tentative d'abaisser les noirs et d'asservir les blancs pauvres; elles regrettent l'interdiction récente imposée au maître de libérer à l'avenir aucun esclave; la scission des États du Sud n'a jamais eu leur approbation que du bout des lèvres. Mais, pour une plantation ancienne, pour une grande ferme de cent ou deux cents esclaves, il y a cinquante petites fermes de dix ou de vingt. Là, commandent des maîtres nouveaux, parvenus, enivrés des richesses et du pouvoir qu'ils trouvent dans la possession de l'homme par l'homme.

Des faits feront mieux connaître les développements inhumains de ce despotisme. Trasimon Landry, planteur d'origine française, se flattait que la traite serait rouverte prochainement. « Peu m'importe, disait-il, qu'un nègre *ne dure que trois années;* dans cet intervalle son travail m'a payé son prix. » En conséquence, ce maître barbare exigeait de ses noirs seize heures de travail forcé. Il sonnait la cloche à trois heures du matin; il fouettait le surveillant, quand le surveillant ne fouettait pas suffisamment les noirs. Ceux-ci recevaient leurs repas aux champs, à pied d'œuvre; il leur était à peine permis de se reposer. Le maître contrai-

gnait le laboureur à faire dans le sillon les besoins de nature, de peur qu'il ne perdît, en allant à l'écart, un temps précieux. Le travail durait le soir jusqu'à dix heures, et beaucoup d'esclaves, épuisés, se laissant tomber par terre à côté de leur pioche, prenaient aux champs leur sommeil, sans retourner pour la nuit à leur cabanon.

J'ai vu fouetter des esclaves malades, des femmes enceintes. J'ai vu dans une plantation du Guadalupe, un mulâtre tomber sous le fouet sans connaissance, et demeurer longtemps entre la vie et la mort. Quelle était la cause de ce traitement cruel? Il conduisait sur la route de Braunfels la voiture de la maîtresse de la maison. Un cavalier, dépêché par le planteur, rejoignit la calèche, et dit à cette dame que ses amies étaient arrivées et que son mari l'attendait. « Nous ne sommes qu'à deux pas de la ville, répondit la fermière; je ferai mes emplettes d'abord, et je reviens aussitôt. » Le planteur furieux avait battu le cocher d'une manière horrible, parce qu'il avait suivi les instructions de la dame au lieu de revenir sur-le-champ selon ses ordres à lui.

Mais l'épisode suivant, que je choisis entre beaucoup d'autres, donnera la mesure du calice d'amertume auquel boit la classe asservie. Le hasard me fit entrer, sur le Colorado, dans une grande plantation de coton, appartenant à un émigrant allemand du nom de Von Lenz. Indépendamment d'une quarantaine d'esclaves, de teintes plus ou moins foncées, appliqués aux travaux matériels, il y avait dans la maison deux jeunes gens tellement croisés que chacun les regardait comme

blancs. Amanda et William, à peine arrivés à la fleur de l'adolescence, étaient élevés au milieu de la famille du planteur. Aux dons naturels du caractère, ils joignaient des talents acquis qui les rendaient précieux dans la ferme : un jour ils auraient fait d'excellents intendants. Ils vivaient heureux, dévoués à leurs maîtres qu'ils considéraient comme leurs parents, pratiquant envers leurs compagnons les principes de la charité chrétienne. Un sentiment plus tendre les attachait l'un à l'autre, et le temps devait venir où serait célébrée leur union.

Mais les affaires de Von Lenz, qui était joueur, se trouvaient un peu dérangées. Cédant à l'impulsion du moment, le planteur avait fait annoncer, dans les journaux du canton, de jeunes esclaves à louer. « C'étaient, disait le texte, des jeunes filles de quinze à vingt ans, parfaitement au courant de la cuisine et du ménage, bien élevées, parlant plusieurs langues, et d'une apparence engageante (1). » Cette location d'esclaves est devenue l'une des mines d'or des planteurs, et l'on devine aisément que les femmes les plus jeunes et les plus blanches sont les plus recherchées. Les scandales de la salle de vente et de ses exhibitions sont effacés par ceux de la location au mois, à la semaine, à la nuit.

Le jour de ma visite chez Von Lenz, un boucher des environs, le nommé B..., de Smithville, était arrivé de bon matin, dans une calèche légère, attelée de deux chevaux fringants ; sans prendre le temps de dételer, il avait sollicité sur-le-champ une entrevue. C'était un de

(1) *Prepossessing appearance.*

ces hommes vulgaires, à qui l'aplomb tient lieu de mérite, et dont la pensée s'arrête au point où l'intérêt finit. Il se proposait de louer une des jeunes esclaves. Les femmes venaient de rentrer de la cotonnerie; Amanda présidait à leur déjeuner. Le boucher scruta, d'un œil connaisseur, tout ce qui se trouvait dans la grande salle; ses préférences s'arrêtèrent sur la jeune blanche. Le planteur céda bientôt à la libéralité de l'offre qui lui était faite, et annonçant à Amanda qu'elle était louée, il lui intima l'ordre de se préparer au départ.

Cet événement frappait la pauvre esclave d'une manière soudaine. Il coupait court brutalement à toutes ses habitudes d'enfance et à ses rêves affectionnés de jeune fille. Saisie à la fois par l'étonnement, le regret, la crainte, elle se prit à pleurer.

— Maître, maître, disait-elle en sanglotant et sans comprendre d'abord toute l'étendue de son malheur, je suis louée! Que vous ai-je donc fait? N'ai-je pas servi avec fidélité et dévouement? Est-il une esclave plus matinale que moi, dans votre maison? En est-il beaucoup d'aussi vives ou d'aussi laborieuses? Tout ce que vous m'ordonnez, je le fais de mon mieux. J'aime cette ferme, j'aime mes maîtres, et je ne puis me résoudre à les quitter. »

— « Amanda, interrompit le planteur d'un ton sévère, obéissez. »

Je vis la pauvre jeune fille s'affaisser sur elle-même, et cacher sa tête dans ses mains. « Non, je ne puis me résoudre à partir, s'écriait-elle. Ici je suis née, j'ai vécu, j'ai mes amitiés et mes sympathies. Si j'ai fait quelque faute, punissez-moi, mon maître, punissez-moi sans

m'éloigner. Si vous exigez plus de travail, j'essayerai de vous satisfaire; j'irai jusqu'à la limite de mes forces, jusqu'à ce que je tombe épuisée devant la tâche que vous fixerez. Ordonnez; imposez-moi de la peine; mais, au nom du ciel! ne m'envoyez pas au loin, chez un étranger.

» Ah! si mademoiselle Émilie était ici, ajouta-t-elle avec un regret poignant, je lui dirais mes souffrances, et elle intercéderait pour moi. Elle est si bonne! Elle est de mon âge. Enfants, nous jouions ensemble, et que de fois la grande allée d'orangers a été témoin de nos luttes au cerceau! Jeunes filles, nos occupations étaient les mêmes, et nos goûts nous rapprochaient tous les jours. La dernière fois qu'elle est venue de pension, elle m'a pris les mains et m'a embrassée comme à l'ordinaire. « Amanda, m'a-t-elle dit, quand je serai mariée, vous » viendrez avec moi; mon père me l'a promis; nous ne » serons pas séparées. » J'irai avec mademoiselle; elle est plus instruite que moi, mais j'ai autant de cœur pour aimer. »

Rappelant alors les scènes de son enfance, faisant appel à tous les souvenirs qui la rattachaient à ses maîtres et à cette habitation chérie, la jeune fille s'épuisait en prières, en supplications. Bientôt elle perdit la connaissance de ce qui se passait autour d'elle. Ses regrets si vifs, ses appels touchants à des liens qu'on eût appelé volontiers liens de famille, ne furent d'aucun effet sur le planteur. Par son ordre, une vieille négresse emballa dans un coffret tout ce qui appartenait à l'esclave louée. Deux hommes prirent Amanda dans leurs bras et la hissèrent dans la voiture. Je n'ai jamais vu de désespoir plus vrai ni plus navrant. Tantôt la jeune

fille se mettait à lutter contre ses oppresseurs, et son visage s'animait du feu d'une sainte colère : l'âme de l'être libre se révoltait contre cette usurpation criminelle. Puis, ses forces physiques s'épuisaient, la voix cessait de proférer des cris de reproche ; une réaction complète, un abattement absolu, s'emparaient de la victime, qui sortait de cette crise momentanée pour implorer le ciel, ses maîtres, ses amis, tous les témoins de cette scène horrible, et réclamer ses anciennes chaînes de préférence à celles de l'étranger et du déshonneur.

Dans la lutte, ses cheveux s'étaient répandus sur son visage baigné de larmes ; son corsage s'était entr'ouvert. Ce désordre provoquait chez le boucher des regards de délice et de convoitise. Il s'assit avec une sorte de joie brutale à côté de sa compagne éplorée, et fouetta résolûment ses chevaux.

En dépit des efforts du maître, cette scène affligeante avait jeté un air de tristesse sur la plantation. Je profitai des préoccupations de tous pour m'esquiver, en compagnie de deux négrillons qui allaient abreuver le bétail. Vrais enfants des tropiques, ces petits noirs marchaient nu-jambes et nu-pieds, vêtus seulement d'une chemise flottante de calicot blanc. Malgré l'importance qu'ils attachaient à leurs jeux, malgré l'insouciance naturelle de leur race, ils ne pouvaient s'empêcher de partager aussi les regrets de la jeune fille qu'on venait d'enlever. « Pauvre Amanda, dit le plus petit des deux à son compagnon, est-ce que le boucher la tuera? » — « Non, dit l'autre, mais il la fouettera jour et nuit. »

Les moutons paissaient dans une prairie assez éloignée. Sur le chemin de l'abreuvoir, derrière un bouquet

de vieux chênes dont plusieurs tombés de vétusté barraient la route, je distinguai bientôt la figure de William. Le jeune homme paraissait entièrement absorbé par une conversation à voix basse, avec un étranger dont la *chaise* ou voiture légère était à demi cachée aux regards entre les buissons.

En approchant, je reconnus dans cet étranger le révérend Jasper (1), que j'avais vu à Austin chez un ami commun. Son caractère, son dévouement, son courage, m'avaient toujours inspiré du respect pour sa personne. A la charité du chrétien, aux vertus douces du ministre de l'Évangile, le missionnaire allie une âme ardente. Il appartient à cette armée courageuse de prédicateurs méthodistes, qui parcourent sans cesse le pays. Infatigables dans leurs efforts ; courant par monts, par vaux ; bivaquant des mois entiers dans la prairie vierge ; bravant le soleil dévorant de l'été et les vents du nord de l'hiver ; vivant de peu ; payés seulement de souscriptions volontaires souvent arriérées ; — ces prêtres d'élite vont partout relever les faibles, soulager ceux qui souffrent, et secourir les opprimés. Ils croient au fond de leur cœur qu'il y a des devoirs d'humanité, et ils les remplissent. Les planteurs ont déjà bien pendu de ces missionnaires, sans parvenir à les corriger.

A peine le révérend Jasper m'eut-il reconnu qu'il me serra les mains, et sans hésitation comme sans préambule : « C'est la Providence qui vous envoie, me dit-il.

(1) Ce nom est un pseudonyme ou nom de guerre. Je ferai connaître plus tard le nom véritable de ce courageux missionnaire, qui est encore au Texas, exposé à la colère et aux vengeances des planteurs.

Si jamais fuite est excusable, et justifiée, c'est bien celle d'Amanda. Vous venez à point; vous la prendrez en croupe. » J'appris ensuite du ministre méthodiste tous les détails de l'entreprise, dans laquelle l'auteur principal risquait sa vie. Les heures étaient précieuses; le soir même était le moment fixé pour l'exécution. Le missionnaire partit dans sa *chaise,* et je le suivis à cheval.

Nous fîmes route vers la ville, où nous n'arrivâmes pas avant la tombée de la nuit. B... résidait à quelque distance de l'agglomération principale. Son habitation, entourée d'un assez grand jardin, était précédée de trois autres maisons de campagne sur la même ligne. Le côté opposé du chemin ne présentait que la prairie vierge, se poursuivant à perte de vue sur les vallons et les collines, et fréquentée seulement par le bétail.

Avant que nous eussions atteint la quatrième habitation, des cris plaintifs frappèrent nos oreilles. Nous eûmes bientôt reconnu la voix d'une femme, éperdue, éplorée, exposée au traitement barbare d'un *employeur.* Le demi-jour qui régnait encore nous permit d'apercevoir une esclave attachée à l'un des poteaux de la galerie. Le boucher, maniant d'un bras vigoureux une épaisse lanière de cuir, frappait sa victime sur le dos et sur les reins, avec une sorte de plaisir sauvage. Cette esclave, c'était Amanda.

— « Oh! maître, s'écriait-elle, pitié, pitié! Je ne vous ai pas offensé. Je ferai ce que vous m'ordonnerez; je serai vigilante; je serai soigneuse. Je tiendrai votre ménage, je trairai vos vaches, je ne prendrai pas de repos; mais n'exigez pas de moi davantage.

» Dans la ferme où je suis née, ajoutait-elle avec une expression d'amer regret, — pendant que le boucher, fatigué peut-être de frapper, s'arrêtait à considérer la jeune fille, — dans la ferme où je suis née, on ne m'a jamais demandé que mon travail. J'étais la compagne de Mlle Émilie ; elle me confiait toutes ses pensées ; elle me faisait partager tous ses sentiments. C'est elle qui m'a appris à lire, et qui a nourri mon cœur des préceptes de la religion. Elle est chrétienne, elle est pieuse ; ses devoirs ne sont-ils pas aussi les miens ? »

Suppliante ou fière, Amanda ne trouvait dans son nouveau maître qu'une âme farouche et une volonté inflexible. C'était en vain qu'elle cherchait à le toucher, à l'intéresser à son infortune. En vain elle invoquait sinon les raisons de justice, du moins celles d'humanité. Elle s'effrayait, disait-elle, des suites d'une maternité anticipée, dont telle et telle qu'elle citait par leurs noms, avaient péri.

— « Je suis ton maître, interrompit brutalement le boucher, je t'ai louée; je t'ai bien payée à ton possesseur (1), et ce n'est pas maintenant l'instant de m'échapper. »

— « Maître, ajoutait encore la jeune fille en joignant les mains, je réglerai tout dans votre maison, je veillerai sur tout, je vous serai dévouée. Vous verrez si l'on peut compter sur la vigilance et le désintéressement d'Amanda. Vous êtes seul, souvent absent : vous trouverez à votre retour la propreté, l'ordre et l'élégance. Votre bétail s'égare ou languit faute de soins : je serai

(1) *Owner*.

assidue à le surveiller. Votre jardin presque abandonné est rempli d'herbes sauvages : je me lèverai avant le jour, au clair de lune, pour les couper. Le comfort et la prospérité régneront dans votre demeure. Demandez-moi mes bras, mes sueurs, mon travail ; mais c'est tout ce que je puis vous accorder. »

« Allons, reprit le boucher impatienté, en relevant sa courroie, si cette correction ne te suffit pas, demain, pour un dollar, le shérif t'en donnera une meilleure, sur ta chair nue, dans le préau de la geôle. Tu veux résister, et tu sais bien que c'est la loi (1). »

— « Je ne sais pas que c'est la loi, répondit Amanda avec une ingénuité parfaite. Ce n'est pas ainsi que Mlle Émilie me l'a enseignée. Elle ne vous permettrait pas de porter les mains sur elle, comme vous l'avez fait sur moi. »

— « Mais Mlle Émilie n'est pas esclave comme toi, repartit le boucher en ricanant. »

— « En ai-je moins d'honneur? répliqua vivement la jeune fille, par un mouvement d'indignation sublime. »

Et laissant tomber sa tête dans ses mains, elle se répandit en chaudes larmes.

Alors le boucher la délia lentement du pieu auquel elle était attachée ; il la considéra de nouveau avec beaucoup d'attention, et rentra sans mot dire dans l'intérieur de la maison.

Cette scène bruyante n'avait pas échappé aux habitants du voisinage. Mais la suprématie brutale du maître sur l'esclave n'est-elle pas passée dans les mœurs? C'est

(1) Les droits du maître se transmettent avec le *cheptel*.

la loi, c'est l'usage; qui songerait à intervenir? Ne vous arrive-t-il pas en Europe de passer devant une maison où le chef de famille *corrige* sa femme ou ses enfants? « C'est le boucher qui *corrige* son esclave, » dit nonchalemment un grand garçon de dix-huit à vingt ans, après avoir prêté l'oreille un moment, tout en rentrant dans sa demeure. Il ne voyait en cela que le droit du seigneur.

Le révérend Jasper était d'un avis différent. Il tenait que chaque créature humaine est un être libre, et que c'est un crime d'outrager une femme, quelle que soit la condition arbitraire que lui attribue la loi du plus fort. Il sauta de voiture et faisant promptement le tour des clayonnages, il fut bientôt derrière la cabine de bois qui servait de cuisine, et dans laquelle la pauvre esclave venait d'entrer. Il appelle Amanda à voix basse. Inconnu de la jeune fille, n'ayant d'autre titre à sa confiance qu'un présent envoyé par William, il avait à lui proposer le salut par la fuite, — la fuite que la candide esclave regardait encore comme une action criminelle, comme une difficulté insurmontable pour une femme; la fuite, pensée nouvelle, terrible, à laquelle il n'avait pas le temps de l'amener par degrés. Je ne rapporterai point cette conversation, dont je ne fus pas témoin. Le récit, me dit plus tard le missionnaire, en serait toujours au-dessous de la réalité. Ce fut, dans l'âme d'Amanda, un combat intérieur, qui se traduisait en paroles brûlantes : d'une part l'attachement à ceux qui l'avaient élevée, la crainte de leur désobéir ou de leur nuire, et d'autre part l'effroi de sa situation nouvelle, sa délicatesse de femme, le souvenir affectionné de William. Ce fut une

lutte émouvante, terrible, entre les sentiments inculqués et les idées de nature. Les minutes semblaient des heures. J'avais amené mon cheval à cinquante mètres du clayonnage, où je me tenais en selle immobile, le pied dégagé de l'étrier gauche. Je m'attendais à chaque instant à voir briller la lumière des pistolets, à entendre les cris des moribonds. Tout à coup la forme svelte d'une femme, agile comme une Diane, franchit d'un bond la barrière ; je sens la selle se pencher vivement; un bras nerveux et crispé me saisit au cou, et mon cheval prend le galop dans la prairie vierge.

Je portai Amanda au rendez-vous des noirs. Huit ou dix esclaves, parmi lesquels figurait William, partirent cette nuit même.

Outre les premiers secours qu'ils avaient reçus du révérend Jasper, je m'étais engagé à leur faciliter le voyage jusqu'à quelque distance de leurs plantations. Il s'en fallut de peu que je n'en fusse empêché dès le lendemain. En traversant un hameau nommé Mac Govan's, formé de quatre ou cinq habitations, je trouvai tout en émoi dans les environs. Une troupe de rangers à cheval, c'est-à-dire de fermiers et de fils de fermiers, armés pour la protection de leur propriété en esclaves, venait d'arrêter un marchand ambulant. On l'avait fait descendre de sa voiture. Les habitants du hameau étaient sortis avec leurs carabines, et déjà une corde menaçante pendait aux premières branches d'un pecanier séculaire, sous lequel on avait traîné plutôt que conduit l'étranger.

— « Vous étiez hier à Smithville, criait une voix. »

— « Mais non, concitoyens, mais non, reprenait le voyageur, je n'étais pas hier à Smithville, et je n'y suis

jamais allé. Je n'en viens pas, j'y vais. J'y serais arrivé aujourd'hui, si vous ne m'aviez arrêté. »

— « Vous êtes le *prêcheur* méthodiste qui a fait évader les esclaves. »

— « Je ne suis pas prêcheur méthodiste, ni ministre d'aucune secte ou religion. Je vends mes dentelles, mes corsets, mes cosmétiques; ma clientèle est parmi les dames des plantations, je ne me mêle pas avec les esclaves (1). »

— « C'est donc cela, s'écria un homme d'un âge mûr qui venait d'arriver à bride abattue, c'est cela qu'hier, en dépit de la loi, vous avez donné de l'eau-de-vie à l'un de mes noirs. »

— « Ma voiture s'était cassée. Votre nègre, en revenant du bétail, m'avait aidé à la réparer. Il avait chaud; il me vit boire à une gourde, et me demanda d'y mettre les lèvres. J'eus la faiblesse d'y consentir. »

— « A l'amende! à l'amende! » crièrent plusieurs voix.

— « L'amende ne suffit pas, dit un très-jeune homme, qui parlait avec une assurance peu convenable à son âge, et que j'entendis désigner sous le nom d'Anthony. Le voyageur était hier à Smithville ; c'est lui qui a demandé la demeure du boucher. »

— « Je vous répète, sur la foi des serments les plus solennels, que j'étais hier à huit lieues d'ici, en remontant la rivière. J'ai visité plusieurs plantations ; leurs habitants pourraient l'attester. »

« N'êtes-vous point entré chez Von Lenz? »

(1) *Tamper with negroes,* c'est un délit puni par la loi.

— « Oui, gentleman, j'y suis entré, et j'y ai vendu du ruban. »

— « Il est entré chez Von Lenz, il le reconnaît, crièrent à la fois plusieurs voix; c'est lui, c'est le prêcheur, c'est l'homme qui donne des armes aux runaways (1). »

— « Je n'ai d'autres armes, dit le marchand, que celles qui me servent pour ma défense. »

Deux hommes avaient déjà couru vers la voiture, et ils en rapportaient deux revolvers. — « Deux pistolets pour sa défense! deux pistolets, dit la foule, c'est suspect. »

— « Et ce journal? reprit Anthony, qui semblait s'attribuer le rôle de principal accusateur. »

— « Ce journal, c'est l'*Américain* de Knoxville. Je suis du Tennessee, j'habite Knoxville; c'est un vieux journal dans lequel j'ai fait un paquet. »

— « Écoutez, amis, dit le jeune planteur, écoutez les maximes de cette feuille incendiaire : « Le Tennessee, » quoiqu'on fasse, tiendra pour l'Union. Les menées » secrètes de quelques ambitieux, qui voudraient anni- » hiler le non-possesseur d'esclaves, et rester seuls » maîtres du champ politique, pour fouler la multitude » sous leurs pieds, ces menées seront déjouées. » Vous l'entendez, gentlemen ; on qualifie d'ambition votre désir sacré d'indépendance; on vous parle de tenir bon pour l'Union, cette Union que nous avons brisée. C'est un propagandiste, c'est un émissaire, c'est lui qui a organisé la fuite de la nuit dernière. Et quel sort mérite

(1) Déserteurs.

celui qui vient ainsi vous priver de votre propriété, par ruse et par astuce ? »

— « Il faut le pendre ! » dirent avec colère plusieurs voix.

— « Qu'on le pende donc, reprit l'accusateur. S'il n'est pas l'instigateur du crime, il étend du moins ses sympathies aux criminels. Qu'on le pende comme un chien damné de républicain noir (1)..... »

— « Concitoyens, interrompit de nouveau le voyageur, le visage pâle, l'œil hagard, je vous en supplie, ne jugez pas sur quelques apparences trompeuses. Mon État, le Tennessee, est aussi un état à esclaves. J'ai passé toute ma vie au milieu des planteurs, et j'en ai toujours respecté les droits. Je ne me mêle (2) jamais des affaires des nègres. Je m'occupe d'un commerce légitime et sérieux. Je vous défie de trouver quelqu'un qui m'ait vu hier à Smithville. Le hasard seul m'a conduit sur cette route dans un moment de défiance. Je proteste de mon innocence, au nom de tout ce qui vous est sacré. »

Je compris, en cet instant, ce qu'il y a de terrible dans la situation d'un étranger, traduit, au coin d'un bois, devant des campagnards irrités qui sont à la fois juges et parties. J'avais entendu le marchand, suivant l'expression américaine, *plaider pour sa vie* (3). Je me reportais à nos cris *à la lanterne!* et aux vengeances de nos révolutions. Mais il n'y avait, dans cette scène, rien de ce qui excusait les égarements de nos grands soulève-

(1) *A damned black republican puppy.*
(2) *Tamper.*
(3) *Pleading for his life.*

ments populaires. Il n'y avait ni le concours tumultueux de la multitude, ni les souvenirs d'une longue oppression, ni le retentissement d'une lutte meurtrière, ni le spectacle des victimes et de leurs habits tachés de sang. Non, c'était l'intérêt tout seul, l'intérêt tout nu, qui, dans un groupe d'une vingtaine d'hommes riches, excitait à froid la passion et la cruauté.

Le lecteur, pour apprécier le péril qui menaçait le marchand ambulant, doit se représenter l'isolement de la scène. Les hameaux sont distants entre eux de plusieurs lieues. La nouvelle de ce qui se passe dans l'un ne parvient souvent dans l'autre qu'après plusieurs jours. Les habitants, peu nombreux, prennent part tous ensemble à un acte semblable de vindicte, et tous ont intérêt à en voiler les détails. Les magistrats sont éloignés et indifférents; la police est nulle. Les fonctionnaires d'ailleurs sont dévoués corps et âme au parti des riches. Ils justifieraient l'homicide plutôt qu'ils n'en poursuivraient les auteurs. Qu'on se rappelle le spectacle offert, sous la restauration, par les excès des Trestaillons et de la *Terreur Blanche,* et que l'on transporte ces excès dans un pays à peine habité, dans des solitudes soustraites pour ainsi dire aux regards du monde.

Faisant un retour sur ma rencontre de la veille, je mesurai l'étendue des dangers auxquels le révérend Jasper s'exposait tous les jours. Je ne pouvais m'empêcher d'honorer son dévouement, son abnégation, son courage. Tout en évitant de le compromettre, j'essayai de disculper le marchand.

— « J'étais hier aussi chez Von Lenz, dis-je très-haut

en m'avançant, et j'ai pu voir le gentleman venant de l'amont de la rivière. Le soir j'ai aperçu longtemps sa voiture devant moi, dans la prairie, dans la direction de la Creek (1) Noire. Il n'est pas possible qu'il soit allé jusqu'à Smithville. »

— « Je n'y ai pas mis les pieds, je vous le jure, concitoyens, s'écria encore une fois l'accusé en reprenant courage. Conduisez-moi dans la ville; confrontez-moi avec les habitants : vous verrez si je vous abuse. »

— « Nous n'avons pas le temps de courir à Smithville pour un pauvre diable de colporteur, dit d'un air de grandeur un gentleman haut et mince, qui portait une écharpe, un sabre et une *lone star* (2). Il suffit, amis, continua-t-il en se tournant vers le petit groupe assemblé, il suffit que l'identité du voyageur ne soit point prouvée. Qu'il soit un homme dangereux, un unioniste, c'est évident. Mais qu'il ait fait sauver les runaways, qu'il soit le prêcheur méthodiste que l'on a vu hier à Smithville, nous n'en sommes point certains. Êtes-vous bien décidé, continua-t-il en se tournant vers le marchand, êtes-vous décidé, si nous vous lâchons, à quitter le Texas sur-le-champ, et par la route la plus courte, sans tergiverser, sans adresser la parole ni à un noir, ni à un blanc? »

— « Soit, dit le voyageur, qui se sentait soulagé d'un fardeau terrible. »

— « Consentez-vous à signer un dédit de dix mille dollars, beaucoup plus que vous ne possédez, dit l'orateur en reprenant le ton du dédain, à payer dix mille

(1) Ravin.
(2) Étoile unique, signe distinctif des scissionnistes.

dollars si vous remettez jamais les pieds dans l'État. »

— « J'y consens, je signerai, répondit le marchand. »

— « En outre, ajouta encore l'orateur, nous retenons comme une compensation du temps qu'il nous a fallu perdre, votre cheval, votre voiture et votre pacotille. Le tout sera vendu lundi, au plus offrant et dernier enchérisseur, au profit du fonds de ma compagnie. »

— « Bien ! bien ! s'écrièrent les jeunes gens en riant aux éclats, et en jetant des regards moqueurs au pauvre marchand. Bravo, capitaine Keen, répétèrent longtemps les voix. »

— « Maintenant, attention, mes *boys* (1), reprit encore le capitaine. En route, à la poursuite des runaways! La Providence, je l'espère, nous réserve bonne chance; il y a de belles prises à faire : la bande est hardie, et ceux qui la composent valent de l'argent. Ne tuez pas sans nécessité; mais une cinquantaine de coups de fouet, enlevant de bonnes lanières de chair sur les côtes, seront d'un précieux exemple pour le prochain. »

Les cavaliers se séparèrent. Ceux qui appartenaient à l'expédition prirent le chemin des montagnes, pendant que les habitants des plantations voisines retournaient tranquillement chez eux. Je vis le pauvre marchand s'éloigner à pas lents, pensif et attristé, révolté sans doute dans son âme de tant d'injustice, et devenu abolitioniste s'il ne l'était auparavant. Quelles réflexions devaient provoquer, en effet, le despotisme et les rigueurs des maîtres d'esclaves! et quel ordre social que

(1) Jeunes garçons.

celui qui ne pourrait plus subsister une heure sans ces violences et cette terreur !

J'avais promis d'assister les esclaves fugitifs, et, dans l'espoir de les rencontrer, je coupai à travers les parties les plus désertes et les plus sauvages du pays. J'arrivai un soir au bord d'une petite rivière accidentée, qui coule entre des rochers calcaires, semblables à des châteaux en ruines et à des citadelles démantelées. Cette blanche ceinture de murailles a fait donner au cours d'eau le nom de Rio Blanco. J'espérais traverser plus rapidement le plateau en montant jusqu'à la source de la rivière. Des forêts de chênes, d'une teinte sombre, qui tranchaient sur la bordure éclatante de l'eau, semblaient se poursuivre à toute distance. Ce ne fut donc pas sans étonnement, ni sans une sorte de plaisir que je rencontrai vers la *tête d'eau* (1) du Blanco une ferme isolée, l'oasis la plus avancée du canton.

Je trouvai, chez le settler, du lait, des fruits, et ce premier comfort dont ne manque jamais une maison. J'usai de son hospitalité bienveillante. Il était établi dans ces montagnes depuis cinq années, entouré seulement de sa famille, cultivant quelque maïs, et se livrant aux soins de ses troupeaux. Je passai la soirée auprès de son foyer domestique, et, le ciel nous menaçant d'un orage, j'acceptai de coucher sous son toit.

Il était un peu plus de minuit. La pluie chassait avec violence et l'orage s'était franchement déclaré, quand nous entendîmes un grand bruit dans la salle d'entrée. Les chiens jetaient des aboiements à demi étouffés. Les

(1) *Head of water*, le haut d'un cours d'eau.

pas pesants de plusieurs hommes retentissaient sur le plancher de sapin. — « Du pain, gentleman, du pain! criaient différentes voix ; nous le payerons, mais nous sommes affamés, et nous n'avons pas de temps à perdre. »

On imagine aisément que cette irruption subite, au milieu de la nuit, et dans l'isolement de ces campagnes, jeta d'abord un certain émoi parmi la famille du settler. Celui-ci se leva sur-le-champ, et sans prendre le temps de s'habiller, alluma l'élégante lanterne que l'on décore dans le *Far West* (1) du nom de lampe.

Au milieu de notre vaste chambre à coucher commune, divisée par des rideaux en alcoves immenses, se tenaient huit hommes, armés de revolvers et de couteaux. Tous les âges, tous les degrés de couleur, toutes les races d'Afrique, tous les types de développement physique ou moral, étaient représentés dans cette petite bande. Comme pour attester qu'il n'est point d'homme qui demeure insensible à la liberté et à l'exercice de ses droits de nature, on retrouvait parmi les fugitifs des spécimens des races appelées inférieures : des nègres à la peau mêlée de jaune, aux cheveux laineux et fortement crépus, au nez épaté, aux lèvres pendantes.

C'étaient les runaways qui venaient d'entrer dans la ranche. Je reconnus immédiatement William. Ses habits, malgré les difficultés de la fuite, conservaient encore des traces de quelque recherche, et l'on voyait aisément qu'il avait été élevé dans l'intérieur de la maison. Ses compagnons ressemblaient à une bande de

(1) L'Ouest reculé.

diables. J'examinai attentivement le groupe que j'avais sous les yeux ; je cherchais Amanda... lorsqu'un éclair soudain, brillant à travers les ténèbres extérieures, me permit de distinguer dans le préau, au-dessous de la fenêtre, la forme d'un cheval immobile, et celle d'une femme qui s'enveloppait contre le gros temps.

Le chef de la bande renouvela ses demandes d'un ton résolu, et en faisant briller ses armes.

— « Que faire ? » dit le settler, qui craignait que je ne l'accusasse auprès des planteurs. Il ne possédait pas d'esclaves ; ses intérêts personnels n'étaient pas en question ; livré à lui-même, il n'eût pas fait difficulté de céder aux exigences des noirs. D'ailleurs, sans être philanthrope ou abolitioniste, il n'apercevait en ce moment que l'utilité de se concilier des hôtes dangereux. Qui sait ? Il se fût vengé peut-être, avec un plaisir secret, de la terreur que les maîtres faisaient peser sur le pays. Mais la présence d'un témoin le jetait dans une perplexité pénible.

— « Est-il possible de refuser une demande aussi bien appuyée ? » répondis-je pour le mettre à l'aise.

Là-dessus, le settler livra, sans autre hésitation, les provisions réclamées. Chaque noir était pourvu d'un grand sac ou d'une pièce de coton ; chacun lia là-dedans les objets qui lui furent assignés en partage, et chargea sa besace sur son dos à l'aide d'un bâton.

Aussitôt qu'il fit jour, mon hôte ordonna à son fils aîné de se rendre au bas de la rivière, et de porter au planteur qui exerce les fonctions de constable, sa déclaration justificative. Ce jeune homme était au moment de monter en selle, quand une troupe de cavaliers parut

devant l'habitation. C'étaient les rangers du capitaine Keen, à la poursuite des déserteurs nègres.

— « Avez-vous vu les runaways dans votre voisinage ? » cria de loin le commandant.

Le fermier, pénétré à ces mots d'une crainte évidente, et appuyant avec insistance sur la situation de force majeure où il s'était trouvé, entreprit un récit décousu des événements de la nuit précédente. Il s'étendit en protestations de dévoûment pour l'ordre de choses établi, se déclara pour la scission des États du Sud, et plaida la perpétuité de l'esclavage, institution qu'il proclamait, suivant le mot d'ordre des maîtres, une vraie *bénédiction* pour son pays.

Les rangers, sans se laisser prendre entièrement à cet acte de platitude, furent satisfaits de l'esprit de soumission de mon hôte. Ils le questionnèrent amicalement, dans le simple désir d'obtenir des renseignements plus précis. En recevant de sa bouche la description d'un mulâtre foncé : « C'est un nègre à mon père, » s'écria le jeune Anthony, l'accusateur du marchand ambulant. « Nous l'avions acheté à Galveston deux mille dollars. Le coquin ne nous a jamais bien servis. Cent fois mon père m'a ordonné de lui appliquer les étrivières, que j'avais soin d'assaisonner de piment ou de sel (1). En dernier lieu, il était tombé dans la religion; il s'était institué *prêcheur* méthodiste. Le dimanche, quand j'avais donné l'instruction morale aux nègres de la plantation, il se mettait à faire le catéchisme à ses

(1) Les mauvais maîtres se plaisent à frotter les plaies produites par le fouet, avec du piment, du sel ou des cendres brûlantes.

camarades, et les gredins de noirs préféraient ses discours d'ignare à la rhétorique que j'ai étudiée au collége. Si nous parvenons à le rattraper, je le mets hors de service pour six mois au moins. »

— « Et la femme, demanda quelqu'un au settler, est-elle toujours avec eux? »

— « Je n'ai pas vu de femme, dit celui-ci avec une bonne foi parfaite. »

— « C'est dommage; c'était votre affaire, Anthony, ajouta le même cavalier en s'adressant au jeune homme qui venait de parler. Voilà longtemps que vous désirez élever des blancs. »

— « Oui, fit Anthony, nous désirons élever des blancs à la maison. Nous n'avons qu'une belle mulâtre, une jolie femme, bien faite; mais elle est stérile. Mon père et moi désespérons maintenant de la voir porter (1). »

Ces dernières paroles, dont j'adoucis la crudité dans la traduction, étaient prononcées avec l'aisance et le sangfroid que le jeune homme eût mis à parler de ses juments ou de ses vaches. Et cependant il n'était pas inaccessible à des sentiments généreux; il était capable d'amitiés chaudes et dévouées, et je l'entendis parler de sa mère avec effusion.

Qui ne se fût pris à regretter, dans cet instant, la fatale erreur d'éducation, qui entraîne cette jeunesse dans une voie révoltante et cruelle? A la vue de ces rangers alertes, vigoureux, ardents, — pourvus de toutes les ressources de la guerre et de l'industrie : l'instruction, l'argent, les chevaux de prix, les armes précises, — qui

(1) *Father and me could not get her with child.*

n'eût déploré l'usage qu'ils faisaient de leurs forces et de leur supériorité? Les classes sociales cèdent, comme les individus, à l'influence d'une monomanie. Justes, éclairées, raisonnables sur tout le reste, elles se jettent dans un biais étrange dès qu'on aborde le sujet dangereux. Tous leurs principes d'équité, de religion, de morale, sont renversés en un clin d'œil. Les idées communes de droit, de vertu, de conscience, ne s'appliquent plus à l'objet de cette hallucination singulière. Et, phénomène plus inexplicable encore! ceux-là mêmes qui se laissent aller à cette monomanie morale, ont l'esprit si juste en toute autre chose, le jugement si sain et si sûr, qu'ils ne manquent jamais de saisir, dans autrui, les traces les plus légères de quelque autre faiblesse mentale.

Les cavaliers, sans s'arrêter plus longtemps qu'il n'était nécessaire, prirent la route que leur indiqua le settler. L'un d'eux, marchant en tête, suivait attentivement, sur le sol et dans l'herbe foulée, les traces du passage des déserteurs. Bien que ma direction fût différente, je pus apercevoir pendant longtemps ces rangers, cheminant à la suite de leur guide expert. Par intervalles, ils s'arrêtaient, faisaient quelques détours, revenaient sur leurs pas; mais je pouvais conclure de leurs mouvements et de leurs allures qu'ils finissaient chaque fois par retrouver la piste perdue. La terre, mouillée par l'orage, conservait les marques de la nuit.

A la fin, je m'engageai dans un ravin, d'où je perdis de vue les cavaliers. Je restai attentif aux moindres bruits toute la journée; plusieurs fois je m'imaginai entendre la fusillade lointaine d'un engagement. Mais

en posant l'oreille à terre, je ne saisissais rien de distinct. L'espérance me revint. Les nègres avaient pris vers la rivière; ils n'ignoraient point qu'ils seraient suivis, qu'ils devaient effacer leurs pas. Le Rio-Blanco n'a que peu d'eau, et coule sur un fond solide. Les fugitifs auront marché dans l'eau pendant quelques heures, et les rangers, perdant leurs traces, n'auront pu découvrir l'endroit où ils en seront sortis.

Je n'ai jamais appris d'ailleurs que cette troupe de runaways eût été arrêtée. Amanda et William doivent se trouver libres, en ce moment, sur quelque point du territoire du Mexique. Je revins moi-même à San Antonio, et, après un mois de repos, je partis, dans le commencement d'août, pour une seconde campagne géologique, qui devait me conduire vers le Rio Pecos.

Cependant j'eus à peine fait cinquante lieues que je fus rappelé brusquement. L'état politique du pays devenait plus grave chaque jour; le commerce était anéanti par le blocus; toute espèce d'entreprises était suspendue. Je rentrai encore une fois dans ma petite habitation de campagne. Les Indiens, toujours plus audacieux, pillaient les fermes, le drapeau de l'Union à la main. De toute part, il n'était bruit que de meurtres, d'incendies, de déprédations; et les settlers de la frontière réclamaient en vain, du gouvernement confédéré, l'occupation des forts gardés autrefois par les troupes des États-Unis.

On finit cependant par nous envoyer quelques volontaires. Mais quelle protection attendre d'eux? Un Alsacien, père de famille, homme de bien, estimé dans son canton, résidait dans le voisinage de Fort Clarke. Ses

opinions unionistes étaient connues. Un détachement d'artillerie, sous les ordres du capitaine Teel et du lieutenant Braden, tous deux de San-Antonio, arriva pour tenir garnison au Fort. A peine furent-ils installés, que ces officiers d'aventure vinrent à la ferme avec quelques-uns de leurs dignes subordonnés. Ils appelèrent l'Alsacien au clayonnage, lui offrirent à boire d'une bouteille d'eau-de-vie; et tandis que l'émigrant, sans défiance, mettait les lèvres à ce calice de perfidie, les officiers et les soldats l'assommèrent avec le gros bout des haches. Puis, le traînant par les cheveux, sous les yeux de sa famille éplorée, ils pendirent le cadavre à l'un des arbres du jardin. Je rends justice aux réclamations énergiques de l'agent consulaire français, M. H. Guilbeau; mais ni lui ni son gouvernement n'ont encore rien pu obtenir (1).

En septembre, un de mes voisins vit enlever de ses pâturages (*ranges*) un troupeau de chevaux d'une grande valeur. Il organisa aussitôt une poursuite des rouges, poursuite qui poussée promptement et bien conduite devait amener le recouvrement des animaux. Son désespoir me toucha; ses cris: « Mes chevaux! mes chevaux! » répétés avec persistance, me déterminèrent à accompagner sa petite expédition. En principal intéressé, le settler dépouillé, M. Harris, s'était institué capitaine, titre qui fut ratifié d'une commune voix! Dans sa compagnie nous étions sept hommes, bien armés, pourvus de vivres, mais très-inégalement montés.

Vers la tombée de la nuit, nous aperçûmes pour la

(1) En dernier lieu Teel a été l'objet de promotions.

première fois quelques Indiens. C'étaient trois hommes à pied, qui dès qu'ils nous eurent reconnus se mirent à fuir de l'autre côté d'un ravin. Feu! feu! cria le commandant. C'était conscience, les pauvres rouges ne songeaient qu'à se sauver à toutes jambes. Feu cependant! feu sur les fuyards, de peur de passer pour un lâche! Je pointai aux étoiles de la Grande Ourse, qui commençaient à paraître au ciel; et chacun apparemment fit de l'astronomie, car il n'y eut pas de sang répandu.

Après cette escarmouche du soir, il fallut passer la nuit sous les armes. « Mes chevaux, mes chevaux! » répétait Harris. Notre départ solennel, à l'aube du jour, avait un aspect belliqueux; les Américains se croyaient invincibles. Bientôt nous fûmes tout étonnés d'apercevoir, à une portée de fusil, le camp des Indiens. Ceux-ci avaient avec eux leurs tentes, leurs femmes de guerre (1) et les chevaux volés. Le capitaine des sept hommes posait en maréchal Bugeaud, attaquant la smala d'Abd-el-Kader. Je ne sais s'il avait médité une bataille en équerre, mais ce fut une bataille de niais. La charge que nous donnâmes fut digne de Don Quichotte. Les rossinantes étaient de forces très-inégales, deux cavaliers couraient en avant, trois venaient plus loin, et trois en arrière. Les Indiens tinrent fermes; ils nous saluèrent du cri de guerre, qui ne peut s'écrire, et reçurent à coups de fusil les arrivants isolés. Il y avait autour de moi des hommes à terre, des chevaux blessés qui tournaient sur eux-mêmes. Je vidai toutefois mon revolver

(1) L'Indien a une femme spéciale pour aller à la guerre, une femme dont les goûts sont belliqueux, et qui ne craint pas l'odeur de la poudre.

jusqu'à la dernière balle; puis en relevant les yeux j'aperçus la déroute de Moscou. Il ne me restait qu'à tourner bride, sans plus de façon, comme tous les autres. Les hommes qui avaient perdu leur monture avaient sauté en croupe de ceux qui gardaient la leur. La retraite, aussi inepte que l'attaque, se fit en deux bandes séparées. Mais grâce à Dieu, les Indiens ne bougèrent pas. Nous fournîmes une de ces courses appelées « *or let the rider die,* » la course ou la mort. Nous allâmes huit milles sans nous retourner. De compte fait, le capitaine Harris et un autre de nos compagnons étaient tués; nous avions trois blessés, et toute espérance était perdue de recouvrer le troupeau de chevaux.

Quelques jours plus tard, j'appris le massacre du courrier de Californie et de toute l'escorte qui l'accompagnait, à Cook's Spring. La malle s'arrêtait désormais à Camp Hudson, en deçà d'El Paso : nous étions coupés de Santa Fé et de San Francisco. Les habitants de ma vallée, après avoir essayé d'abandonner une partie des maisons, pour se grouper dans les autres qu'ils transformaient en blockhouses, commençaient à regarder leur situation comme désespérée. En consultation générale, un exode définitif fut décidé.

C'en est fait : il faut partir, quitter demeures, troupeaux, campagnes, collines chéries; il faut rendre à l'état sauvage ce qui vient de l'état sauvage, abandonner ces champs où trois fois nous avons confié le maïs à la terre, quitter ces lieux dont nous avons été les premiers settlers. Là, j'ai goûté tant d'émotions nouvelles; là, j'ai passé de libres heures, au milieu de la nature vierge et des grandes scènes qui l'animent. Chaque col-

line, chaque vallée portait avec elle un souvenir. J'allai revoir la terre où j'avais planté ma tente, en 1859, lorsque j'étais arrivé comme premier habitant du canton. Je cueillis les fleurs qui décoraient mes plates-bandes. Je dis adieu du regard à mes animaux domestiques, compagnons fidèles de ma solitude, élevés pour la plupart par mes soins.

Je n'emportai avec moi que les objets les plus nécessaires. Je fus obligé d'abandonner sur les étagères les publications de New-York, que j'avais reçues régulièrement sous le régime de l'Union. Je renonçai à regret à emballer ma collection de roches et de fossiles des terrains secondaires et tertiaires, qui embrassait des spécimens recueillis depuis le Brazos jusqu'au Rio Grande. Le poids de ces objets était hors de proportion avec mes moyens de transport.

Un sentiment de tristesse profonde me serra le cœur, lorsque, après avoir mis mes malles dans ma voiture, je donnai le coup de fouet fatal, abandonnant ces champs que je ne devais plus revoir. J'étais profondément humilié de la défaite de la civilisation et de ses œuvres. Je me joignis en silence à la caravane qui partait. C'était un long et lent convoi de chariots à bœufs, encombrés de meubles, de casserolles, d'instruments aratoires, et — comme hors-d'œuvre — de femmes et d'enfants. Çà et là, paraissait une voiture légère, chargée de coffres plus délicats, renfermant, selon toute apparence, les objets précieux, et surveillés avec le même zèle que le tabernacle des Hébreux.

Les hommes sont armés jusqu'aux dents. Les femmes pleurent au haut de leurs chariots. Chacun s'en va tête

baissée, et tous partent probablement pour ne plus revenir. Triste récompense de nos efforts et de notre courage! Comme à la mort du grand Saladin, le héraut peut crier : « Voilà tout ce qui reste de tant de conquêtes. »

Suit un panorama mouvant, brossé à grands traits, dont l'*impressario,* armé de sa baguette démonstrative, doit expliquer au public les principaux sujets : — Traversons les vallées du San Miguel et de l'Atascosa. Sur ce petit promontoire escarpé, le chalet qui se cache au milieu des cèdres était l'épicerie du canton. On y lit encore, sur l'enseigne, cette inscription qui semblait un défi au désert : *Groceries!!!* Les trois points d'exclamation y sont (ou plutôt y étaient). — Voici le joli cours d'eau du Romeo — plat, à bancs de sables — et son petit hameau mexicain. La senora Marta, la senorita Guadalupe, la senora Rosalia, la senorita Concepcion, vêtues de leurs robes de coton clair — sans chemises — se livrent à de jolis ouvrages de main, assises... devinez où? — je vous le donne en mille — assises dans la rivière, afin de jouir de la fraîcheur de l'eau. — Voici la ferme des Post-Onks, où vous verrez la petite fille scalpée : un crâne pelé, rouge, dont les veines se dessinent en relief. Mais les souffrances physiques ne sont rien encore au prix du trouble moral. La pauvre enfant ne voit que fantômes, guerriers, couteaux, flèches empoisonnées; elle éperonne son cheval, elle pleure sa mère et sa mère désolée la soigne à ses côtés. — Cette croix massive de chêne vif, sans couleur, marque la sépulture toute fraîche du pasteur des moutons. Les brebis étaient revenues le soir sans leur maître. On chercha, chercha longtemps dans la campagne vierge. La voix connue

d'une chienne fit découvrir le cadavre, qui ne portait pas moins de treize blessures. La fidèle Fanny avait léché les plaies avec tant de soin qu'il n'y avait pas une goutte de sang sur le sol; souvent encore elle va gémir près de la fosse où elle a vu déposer son maître, et dont la terre molle porte l'empreinte circulaire de son corps.

Je traversai San Antonio, dont l'aspect était considérablement changé. Les magasins, jadis animés, encombrés d'acheteurs et de marchandises, étaient pour la plupart fermés. Un papier-monnaie, déprécié de moitié, prodigué sans intelligence comme sans limites, avait fait disparaître de la circulation le numéraire tout entier. Il n'était bruit que du projet de la levée en masse, qui devait appeler indistinctement, sous les drapeaux du Sud, tout homme en état de porter les armes. J'arrivai à Austin. Quelques amis m'exposèrent la faiblesse de l'élément scientifique, dans l'état major de l'armée scissionniste. « Un membre d'une Académie européenne, qui a travaillé à la géodésie de son pays natal, n'aurait qu'à le vouloir, me dit-on, pour figurer, avec de grosses épaulettes, parmi les ingénieurs-géographes confédérés. La réquisition, à laquelle vous allez être soumis comme résident, malgré votre qualité d'étranger, ne serait-elle pas une excuse suffisante pour servir, dans une situation spéciale, une cause que vous n'adoptez pas entièrement? » — « Je me couperai la main droite, répondis-je, avant de servir cette cause. Que la réquisition vienne : on pourra me traquer comme réfractaire, ou me faire prisonnier; mais soldat des planteurs... jamais. »

II

San Antonio (Texas), 13 février 1862.

Après un court séjour à Austin, je me déterminai à retourner à San Antonio, où j'espérais rester dans l'obscurité tant que durerait l'orage. L'une des premières scènes dont je fus témoin, fut le meurtre, en plein jour, de Bob Augustin. Au moment où il sortait de l'audience, acquitté par le juge, ce malheureux se vit entourer par les Confrères du Salut Public. L'un d'eux lui porta un coup de couteau, que Bob para de la main. Au même instant, d'autres forcenés le saisirent par les cheveux, le terrassèrent sur le seuil même de la Justice de Paix, et le traînant à travers la place, comme ils eussent fait d'un chien, le pendirent au lilas de Chine planté devant le bureau du Receveur.

L'imprimerie du *Three weekly Express* avait été incendiée. Le bazar de Theissen, un négociant allemand dont les Américains enviaient l'habileté, ainsi que la librairie de l'honnête Berends, étaient ouvertement menacés du même sort.

Les rangers à cheval avaient formé un camp à deux lieues de la ville. A mesure que les nouvelles compagnies se montraient suffisamment exercées, on se hâtait de les envoyer à l'Ouest, où elles étaient destinées en apparence à l'expédition du New Mexico, qui cachait en réalité un projet de pirates contre la Californie. L'ad-

ministration de la guerre, à San Antonio, faisait des achats considérables de mules, de chariots, de maïs, préparant des transports pour trois à quatre mille hommes, et des provisions pour six mois. Quiconque a voyagé dans le Far West n'ignore pas les difficultés immenses de la traversée du plateau, pour des masses de plusieurs milliers. Mais la Monnaie de San Francisco, son Bureau de la Garantie, les caveaux des particuliers, les magasins des mines de l'El Dorado, n'offraient-ils point un appât, un butin, dignes de gigantesques efforts? Ce projet, maintenant avorté, explique le discours énigmatique que je vais rapporter.

Qu'on se représente, sur la place de San Antonio, en face de son église mexicaine de style moresque, un général (1) haranguant une centaine de cavaliers formés en cercle. Vêtus d'un pantalon de coutil à galon orange, et d'une veste de flanelle bleue, ces soldats improvisés portent la carabine posée par la crosse sur la cuisse droite, et maintenue verticale au moyen de la main appliquée à la batterie. Ils accueillent avec des hourrahs, ou plus exactement avec le *yell* texan qui tient du cri de guerre des sauvages, les paroles de leur orateur. « Là-bas dans l'Ouest, s'écrie celui-ci, s'ouvre un territoire encore partiellement inconnu, mais dont nous savons assez pour en apprécier la richesse. Les montagnes, les torrents, les plaines, *les villes* y sont également riches. Il y a de tout, de tout ce qui est le plus précieux

(1) Le général (dernièrement major) Van Dorn, bon officier, caractère bouillant, que des habitudes dispendieuses, contractées dans la vie de frontière, ont porté à renier le drapeau des États-Unis pour un avancement inespéré.

à l'homme et surtout au soldat. Il y a ce qui nous manque. Il y a de l'or et de l'argent,... et il nous les faut. » — A d'autres on aurait montré la gloire ; aux fils des planteurs du Sud on dit : il y a de l'or... et nous le prendrons.

Mais le recrutement volontaire ne suffisait plus. L'armée, dont on enflait ridiculement le chiffre, ne s'élevait pas à deux cent mille hommes. Les planteurs essayèrent d'une pression morale pour faire prendre les armes à tout ce qui dépendait d'eux : ouvriers, marchands, hommes d'affaires, artisans, journalistes, commis, imprimeurs. A la fin d'octobre, on comptait sous les drapeaux trois classes d'hommes : 1° les aventuriers, parmi lesquels je comprends les hommes sans état, qui trouvaient dans la profession des armes, soit une ressource, soit un appât pour leur ambition ; 2° les fils des maîtres d'esclaves ; 3° les clients ou obligés des planteurs. Mais lorsque cette troisième classe fut enrôlée, sous l'effet de la menace et de la peur, le recrutement cessa subitement de produire. Les appels du gouvernement s'adressèrent alors à des citoyens qui ne voulaient pas se battre, qui avaient conservé leurs moyens d'existence, leurs occupations. Ils s'adressèrent à des pères de famille, cultivateurs, négociants, menant une existence indépendante, soigneux de l'avenir de leurs enfants.

Les meneurs, auxquels la terreur et la violence avaient jusque-là réussi, conçurent alors le projet absurde de la levée en masse. Ils se montrèrent dépourvus de sens pratique au point d'ordonner, dans une société civilisée — qui a son agriculture, son industrie, ses

travaux intellectuels, ses écoles, ses services publics, — au point d'ordonner dans cette société le branle-bas général du sauvage. C'était une ressource finale, dont il s'agissait de faire en même temps un coup de théâtre.

On dit à tous les hommes valides, vieux ou jeunes, mariés ou non mariés, citoyens américains ou résidents étrangers : « L'heure est venue de prendre les armes pour la défense de vos foyers et de l'honneur des femmes. Un ennemi sanguinaire et sans honneur est au moment de poser le pied sur votre sol sacré. Aux armes! Aux armes contre les envahisseurs barbares! Venez avec la poudre et les capsules que vous avez chez vous; prenez vos carabines, vos fusils de chasse, vos pistolets, vos couteaux, vos lances, toutes les armes dont vous pouvez disposer. » On prétendait former les habitants en compagnies, réunir ces compagnies en bataillons et en régiments, et lancer ces masses mal armées et mal disciplinées sur les points menacés, où elles fussent devenues l'objet de la plus désastreuse boucherie.

Remarquons d'abord l'exagération, pour ne pas dire l'impudence de cet appel. Une faction matérialiste, qui s'est saisie du pouvoir et qui l'exerce la torche à la main, cherche à nous représenter les volontaires du Nord, les cultivateurs de l'Illinois, les artisans du Massachussets, comme des sauvages, des incendiaires et des violateurs. Mais nous savons de quel ordre et de quelle sécurité jouissait le pays sous le régime de l'Union. C'était le règne de la liberté et de la justice. En dehors de l'intérêt des planteurs, il ne s'élevait pas une plainte, il n'a jamais été formulé un grief. Et l'on

nous met sous le joug, en nous disant de combattre pour nos droits, pour nos foyers que l'on prétend dévoués à l'incendie, pour les femmes que l'on menace dans leur honneur! Non contente de dénaturer les faits d'une manière si brutale et si grossière, cette faction païenne commet elle-même tous les outrages dont elle accuse les autres, et combat pour les légaliser.

Mais c'est en vain qu'elle parodie avec affectation la guerre de l'Indépendance. Qui trompe-t-elle en comparant l'émeute de Charleston et le pillage de sa Trésorerie à l'action désintéressée des Bostoniens jetant les cargaisons de thé dans la mer? Qui trompe-t-elle en désignant les volontaires de New-York sous le nom des régiments hessois employés par les Anglais dans leur lutte contre les colonies? Qui trompe-t-elle encore en appelant sa constitution corrigée, enrichie de la disposition « l'esclavage ne sera jamais aboli, » en appelant, dis-je, cette constitution « le testament politique de Washington? »

Il y a des bornes à la parodie. — Mais il faut qu'on sache par quels moyens violents on entreprit de mettre la levée en masse à exécution. J'extrais de l'ordre du jour général le dispositif suivant : « Il sera formé deux listes, dit le gouverneur. Sur l'une seront portés les noms de toutes les personnes sujettes à l'appel. Sur l'autre, qui sera désignée sous le nom de *liste noire* (*black list*), seront inscrits les noms et la demeure de toutes les personnes qui, tombant sous l'application de la loi, essayeront d'une manière quelconque de s'y soustraire; comme aussi les noms des amis ou des conseillers qui tenteront, en quoi que ce soit, d'affaiblir l'ac-

tion des officiers dans l'exécution de leurs devoirs. Toutes ces personnes seront notées comme *suspectes,* et désignées comme *ennemies du Sud.* » On voit à quelles mesures ce gouvernement a recours pour se maintenir ; ces menaces sont formulées avec un aplomb et une impudeur qui n'ont jamais été égalés. Même le ministère sacré du conseil est déclaré *primâ facie* mission suspecte. Vous prendrez les armes pour nous, disent les planteurs ; vous quitterez vos familles et vos occupations ; vous marcherez à l'appel sans tergiversation, sans tiédeur — ou bien nous allons vous traiter en ennemis. Que deviennent la liberté individuelle, le droit, la sécurité des personnes, l'existence intellectuelle elle-même, au milieu d'un pareil état de société ?

Dès le 1er septembre, craignant d'être envoyé de force à l'armée, j'avais réclamé la protection de notre consul à New Orléans. La loi de milice (*militia*) porte que « tout habitant libre, en état de prendre les armes, est appelé au service dès qu'il a un mois de séjour dans l'État et dix jours de résidence dans le canton (1). » Comme je l'ai dit, il n'existe aucune distinction d'âge, d'état civil, ni de nationalité. Les seules exemptions légales sont énumérées dans l'ordre suivant : « les instituteurs, les bateliers des passages d'eau, les courriers de la malle, les greffiers et les juges, les ministres. » Cette levée en masse doit former dans le Texas trente-deux régiments, auxquels les règles de la discipline militaire sont applicables. L'insubordination, la résistance ou le simple dé-

(1) « All able-bodied free male inhabitants, after one month's residence in the State, and ten days in the county, are liable to do *military duty.* »

faut d'inscription sont du ressort des conseils de guerre (art. 19 et 20.) La contrainte par corps, en matière civile ou commerciale, ne peut être exercée contre les membres des régiments mobilisés.

Ces régiments sont placés sous les ordres des commandants militaires. Ils sont employés non au maintien de l'ordre public, mais *à la défense des côtes ou des frontières de terre.* C'est, comme le dit la loi sans ambiguïté, le véritable service militaire (*military duty.*) Il est incontestable, en vertu de tous les principes reconnus du droit des gens, et d'accord avec tous les précédents, que les étrangers non naturalisés sont fondés à s'y refuser.

Bien qu'habitant le Texas pour le quart d'heure, et quelque disposé que je fusse au maintien de l'ordre public dans ses villes et dans ses campagnes, je ne reconnaissais pourtant pas à ses législateurs le droit de m'enrôler dans le service militaire actif, et de m'envoyer à Indianola canonner les croisières, ou à Albuquerque combattre les troupes des États-Unis, fût-ce dans un intérêt tout opposé à celui « de l'extension et de la perpétuité de l'esclavage. »

Ce ne fut pas sans étonnement que je reçus de notre consul à New Orléans, sous la date du 6 octobre, la réponse suivante : « Quant à l'obligation de servir dans la milice, je dois vous avouer que, si la loi est la même au Texas qu'ici, je ne pourrais nullement vous engager à vous y refuser. Dans cet État, tout le monde (excepté les consuls, les vice-consuls et agents consulaires) est obligé de marcher. » — Tout le monde est appelé par la loi, je le sais ; mais c'est précisément contre l'application de la

loi que je proteste. Le consul anglais, à New Orléans même, a fait sortir des compagnies tous ceux de ses nationaux qui ont eu recours à lui : il a exigé et obtenu quarante-deux radiations en un seul jour. Le consul anglais de Galveston, M. Lynn, dont se réclamaient les Irlandais qui avaient fait la demande de naturalisation, mais qui n'avaient pas encore été déclarés Américains, a répondu : « Quiconque est né sur le sol britannique, et n'est pas complétement naturalisé au Texas, a droit à la protection consulaire pour lui, sa femme, ses enfants et ses propriétés. J'entends qu'il jouisse de toutes les immunités qui lui sont accordées par le droit des gens et par les traités, notamment de l'exemption du service militaire. »

Comparons à ce langage la lettre de M. Deynoodt de Tilly. La prise d'armes générale « est juste, dit notre consul, car en tant qu'on vous protége, vous êtes obligé de protéger les autres. » Le lecteur a vu comment nous étions protégés sur la frontière. « Je vous ferai remarquer, dit encore notre consul, que ce service ne touche en rien à la nationalité. On ne perd son droit de citoyen belge qu'en tant que l'on serve sous un autre drapeau, c'est-à-dire que l'on soit soldat d'une armée régulière étrangère. » —Appartenir à un régiment employé au service actif, en temps de guerre, n'est-ce pas servir sous le drapeau du pays dont le régiment porte les enseignes? Peut-on faire, en pareil cas, une distinction tirée du mode de recrutement, une distinction entre les corps francs ou la milice mobilisée? Marchant sous le même chef, vers le même but, n'appartiennent-ils pas également à l'armée active? J'irai plus loin. Je dirai qu'en Amérique,

où l'armée toute entière est composée de volontaires en temps de paix, c'est la milice qui est la seule et la véritable levée par conscription, et par conséquent la véritable armée régulière.

Ne pouvant espérer aucune protection du consulat de Belgique, il ne me restait plus qu'à compter sur moi-même. Je n'ignorais pas que l'on menaçait les réfractaires, tantôt de les envoyer au bagne (1), tantôt de les faire travailler dans les mines. Toutefois, je me reposais sur la résistance des populations. Dans ce pays, qui l'année dernière prenait pour devise *free speech, free press and free men* (2), on voyait les langues muettes, la presse servile ou muselée, les hommes sous le joug. Mais le résultat n'était qu'extérieur. Je me rappelais l'Italie, rongeant son frein sous le fouet de l'Autriche. Les associations secrètes s'organisaient de toutes parts, avec cet élan et cette confiance qui n'appartiennent qu'aux peuples violemment opprimés. On se comprenait à demi-mot, on se préparait en silence. On défiait les sbires; les espions étaient trahis par leurs camarades. Le sol semblait prêt à manquer sous les pas des planteurs.

Au Texas, une opposition puissante, une force d'inertie à peu près invincible, vinrent arrêter ou du moins retarder les projets militaires du gouvernement. Nous jurâmes que nous resterions dans nos foyers, possesseurs de nos armes, et que si nous devions prendre

(1) En revanche, le gouverneur avait libéré (fin septembre) tous les hôtes du pénitentiaire qui avaient consenti à signer des engagements.

(2) Parole libre, presse libre, hommes libres.

un jour le mousquet, ce ne serait pas pour le droit du planteur de faire travailler des hommes esclaves et d'abuser de leurs femmes, mais pour revendiquer notre droit à nous de vivre libres et frères.

Avant que les événements se fussent entièrement développés de ce côté, une circonstance fortuite me procura la satisfaction d'arracher un proscrit aux mains de nos tyrans. M. Charles Anderson — frère du major (maintenant général) Anderson qui a subi dans Fort Sumter le premier feu des scissionnaires — habitait à la tête d'eau du San Antonio. C'était un homme éclairé, influent, possesseur d'une belle fortune, et qui durant l'été s'était servi de tous ces avantages pour défendre la cause de l'Union. Il avait des correspondances étendues, des messagers sur toutes les routes ; les planteurs le regardaient comme le chef de l'opposition au Texas. Le 1er septembre, le Comité de salut public lui intima l'ordre de vendre ce qu'il possédait, et de quitter le pays dans le délai de dix jours.

Un pareil ordre était la ruine, dans un pareil moment, quand les propriétés ne trouvaient pas d'acheteurs, et que le papier monnaie (qui n'était pas reçu hors des États Confédérés) ne pouvait s'escompter qu'à quarante ou cinquante pour cent de perte. Anderson toutefois se soumit. Il abandonna pour une bagatelle ses terres, son habitation, ses troupeaux ; mais il refusa de vendre ses esclaves : il leur donna la liberté.

A cette nouvelle, un cri de fureur s'éleva des rangs des planteurs. On annonça que le juge refuserait la légalisation de l'acte, et que les pauvres noirs seraient vendus comme esclaves sans maître, au profit de l'État,

à la criée du tribunal. Une discussion s'ensuivit, et Anderson, qui avait déjà tout sacrifié, fut mis en arrestation et placé au camp des rangers, à deux lieues de la ville. Bientôt même sa détention ne suffit plus pour apaiser les colères, et l'on parla ouvertement du supplice de ce mécréant.

J'habitais une maison à demi écartée, au faubourg de San Antonio. Je m'étais lié avec un jeune homme de mes voisins, qui n'avait pas tardé à s'absenter, mais dont je continuais à visiter la mère. Cette dame, née en Pennsylvanie, longtemps habitante de l'Ohio, était dévouée à l'Union et à la cause de la liberté. Elle conçut le projet de faire évader Anderson, et je fus assez heureux pour l'assister dans cette entreprise, qui fut couronnée de succès.

Un généreux citoyen, dont je ferais connaître le nom s'il n'était encore au Texas, se chargea de voir le prisonnier, et de lui remettre un billet portant, en quelques mots, les premières instructions nécessaires pour sa fuite. Il se rendit au camp, réussit à causer avec un officier dans la tente duquel était Anderson, et par une ruse dont l'insuccès lui eût coûté la vie ou tout au moins la liberté, il déposa dans la main du prisonnier la boulette de papier qui contenait le message.

A partir de cet instant, nous attendîmes Anderson toutes les nuits. Il devait se rendre chez la mère du jeune X., dont il connaissait la demeure; et moi je m'étais chargé des apprêts du voyage. Je tenais dans le préau deux chevaux, qui semblaient étonnés de se trouver renfermés chaque soir. Ma fenêtre n'était close qu'en apparence, retenue seulement par un gros

livre mis sur le châssis. Le 22 (octobre 1861), je m'étais couché de bonne heure comme à l'ordinaire, et je sommeillais, quand le pesant volume tombe sur le plancher; un bras décidé a poussé la fenêtre du dehors au dedans, et une voix de femme, voix aussi ferme mais un peu plus brève que de coutume, jette ces mots dans la chambre : « Il est là, et désire partir sur-le-champ. »

Je fus debout et habillé en soixante secondes; je sortis dans le jardin. Anderson cherchait ma main dans l'obscurité. Il la serra avec une effusion qui ne s'exprime pas, agité de ce sentiment de satisfaction secrète que devait éprouver Latude, lorsqu'il passait sous son déguisement les portes du château de Vincennes. La femme généreuse et républicaine dont ceci était l'œuvre, enveloppée dans un gros châle, blottie auprès du tronc massif d'un chêne vert aussi vieux que le monde, prêtait l'oreille à la mélodie grave du vent.

Les pieds du gentleman étaient en plaies, déchirés par les ronces et les buissons. Anderson, après s'être dérobé, à la nuit tombante, aux regards des sentinelles, avait passé plusieurs heures dans la rivière du Salado, caché dans l'eau jusqu'au cou. De là il avait entendu battre la générale, il ne doutait pas que sa fuite ne fût connue, et que la poursuite ne fût déjà commencée de tous côtés. Il s'était perdu parmi ces collines et ces vallées sans chemins, qui se ressemblent toutes, qui se succèdent indéfiniment.

La soirée avançait; les moments étaient comptés. Il fallait s'occuper des apprêts du départ. Seller un che-

val, sans bruit, sans lumière; lui donner une ample ration de maïs sur l'épi, ration qui sera sa dernière. Pourvoir le fugitif des objets nécessaires à un voyage équestre de trois cents lieues, dont les cent premières doivent se faire de nuit : une carte, chargée d'annotations manuscrites; une boussole; un bout de bougie et des allumettes; un revolver, de la poudre, des capsules et des balles; une ceinture avec douze cents francs en or; une gourde d'eau fraîche; six jours de biscuit. Calculer l'itinéraire de la nuit. Au lieu de prendre la seconde sur un cadran éclairé au gaz, tâter l'heure avec les doigts sur les aiguilles de la montre. Onze heures et vingt minutes. A cheval, et Dieu vous protége!

Au moment de monter en selle, Anderson me confia quelques papiers d'affaires. Il me remit aussi la dernière lettre officielle qu'il avait reçue des autorités scissionnaires : je l'ai gardée comme pièce justificative (1).

(1) En voici le texte :

Head Quarters Department of Texas,
San Antonio, october 4th 1861.

Sir,

Your long letter of yesterday, which I suppose you intend to be the last, is before me, and in answer to it will only say that, throughout the whole transaction with you, I have been guided by what I conceive to be my official duty, unbiassed by prejudice, or partiality, and as your former mild and courteous letters, and the appeals of your friends, have not been able to arouse my personal sympathies, you certainly will not expect me to be so unmanly as to permit, your harsh, bitter and unwarranted allusions to myself, to excite the basest passions of the heart; if you do, you will find yourself as much mistaken in the last — as circumstances rendered it necessary for you to be, — in the first. While I shall take the necessary step to secure your

Faute d'une seconde selle, je sautai à cru sur l'autre cheval, que je conduisais, comme les *rancheros*, au moyen d'une corde tournée aux naseaux. Nous prîmes le chemin du gué d'Espada, situé très-bas sur la rivière. Une pluie douce et continue détrempait le terrain; la nuit était d'une obscurité favorable. Nous gagnâmes sans encombre le passage désiré. Nous nous serrâmes les mains. « *God bless you* » furent les dernières paroles que nous échangeâmes.

J'entendis un instant le pony d'Anderson qui galopait avec bruit dans la boue; puis le son devint faible et se perdit. Le proscrit que je quittais était lancé dans un espace presque sans limites, une prairie de plusieurs centaines de lieues, sans autre guide que sa boussole, sans autre compagnon que son cheval; forcé de fuir les Indiens de ce galop rapide que nous appelons « le galop pour sa vie; » obligé de redouter les blancs. Il allait marcher la nuit et se cacher le jour, n'osant faire du feu pour sécher ses membres, de peur que la

person; and cut off your correspondence with our enemies, I will exercise all the kindness and courtesy, towards you, that I can do safely, or that you — in your evident desire to make yourself a martyr — will permit : you will be limited to the boundaries of capt. Mechling's line of camp sentinels, permitted to associate with him and his officers (if agreeable to yourself and them), but to receive no visits from others, or to correspond with *any one*, except, through these Head Quarters, and capt. Mechling.

I remain, sir, very respectfully,

Your obedient servant,

H.-E. Mc Culloch,

Col. Prov. C. S. Army.

Comd. Depart. of Texas.

To Mr. Chas. Anderson Camp « Edward Clark. »

lumière ou la fumée ne le fissent découvrir; dormant à peine de crainte d'être surpris; trouvant sur son chemin de grands fleuves, où son salut dépendrait de la force et du courage de son cheval. Quel isolement dans la vaste étendue de la nature! Quelle résolution, quelle confiance dans ses forces, quelle énergie de caractère dans l'homme qui affronte une pareille situation! Pour moi, en admirant son courage, je repris au petit trot le chemin de ma demeure, où je rentrai longtemps avant le jour.

Dès le lendemain de l'évasion, la ville était pleine de rumeurs. Une prime était offerte à qui mettrait sur les traces du fugitif et de ses complices. Le capitaine Mechling était aux fers, accusé de s'être laissé gagner à prix d'argent. Plusieurs des anciens amis d'Anderson avaient subi de grand matin des visites domiciliaires. Chez d'autres habitants soupçonnés d'unionisme, des rangers avaient fait des visites forcées, le pistolet au poing. Une députation de planteurs s'était rendue chez Lorenzo Castro, un des grands de la ville, un ami du fugitif, lui demandant compte de l'assistance qu'il avait donnée au proscrit dans cette conjoncture. Le pauvre homme, tremblant à la perspective de « tendre la corde, » s'était confondu en protestations, d'ailleurs parfaitement sincères. Les amis d'Anderson avaient tous manqué de dévouement et de résolution.

Vers le soir un voyageur arriva à San Antonio par la direction du Midi. On le conduisit à l'hôtel de ville, où on l'interrogea. Il avait croisé des détachements en poursuite. Des voyageurs? — Aucun. — Des campagnards? — Oh oui, j'en ai rencontré un vers la pointe

du jour, qui m'a dit d'avertir la fermière, à la fourche du Medina, que ses poulets étaient vendus. C'est un farceur celui-là. Quand je suis arrivé au Medina, personne ne savait ce que je voulais dire. — On fit faire au narrateur la description du campagnard qui l'avait mystifié si grossièrement. C'était Anderson. Il avait fait environ douze lieues depuis le point où je l'avais quitté.

Les jours suivants arrivèrent d'autres voyageurs, qui avaient fait d'autres rencontres. Les imaginations se laissant entraîner, on voyait partout le fugitif, on le plaçait à la fois sur toutes les routes. Il s'était reposé un jour chez M. Hood, d'Atascosa; il avait dîné chez M. Reuter, près de Castroville. Ses innombrables amis, toujours ses amis, lui avaient préparé des chevaux frais de dix milles en dix milles. Un homme bien posé, qui me parlait de l'évasion sous le sceau de la plus intime confidence, me donnait à entendre qu'il n'y était pas étranger. « On saura un jour, me disait-il avec une intention de malice, on saura un jour à qui le mérite doit en revenir. »

Des découvertes plus sérieuses étaient faites par le Comité de Salut Public. Dans son numéro du 2 novembre (1861), le *Herald* de San Antonio, son organe, contenait un entre-filets relatant quelques faits relatifs à l'évasion, et se terminant ainsi : « Il n'y a point de doute qu'Anderson n'ait été aidé dans sa fuite par des habitants de cette ville, et nous ne sommes pas sans quelque espérance qu'ils puissent être découverts (1). »

(1) L'article est conçu comme suit :
We mentioned last week that Mr. Anderson had escaped from the guard here doubtless to join his family, and put out for old

Ces lignes sont assez claires pour quiconque connaît l'époque et le pays. Le fait principal sur lequel les planteurs fondaïent l'espoir de saisir « les traîtres, » c'était la découverte du cheval qu'Anderson montait la nuit de son départ. Arrivé de l'autre côté du Nuecès, le proscrit avait échangé, dans une ferme, ce cheval épuisé. Le fait avait été découvert, Anderson reconnu au signalement qu'en donnait le fermier, et l'animal ramené à San Antonio, afin que l'on pût remonter au premier possesseur.

On fit d'abord quelques recherches d'après la marque ou brûlure. On interrogea un Polonais — qui eut la générosité de ne pas me nommer. Il dit qu'il avait vendu le cheval, et qu'étant payé il s'était peu soucié du nom ou de la demeure de l'acquéreur. Mais cette réponse ne fit pas perdre courage aux inquisiteurs. Le vendredi 8 novembre, le cheval fut promené par les agents de l'autorité, autour du square public de San Antonio et dans toute la longueur de la grande rue (*main street*). En même temps le héraut proclamait à son de trompe l'obligation, pour tous les bons citoyens, de se présenter (*to come forward*), et de faire reconnaître l'identité de l'animal.

Abe's dominions. We were right in our conjectures, as we learn from young Mr. Clay Wills a youth well known for his veracity, who met Anderson on Saturday last about 140 miles this side of the Rio Grande. When met he said his name was *Wilson;* that he was on his way to Brownsville to get a large contract from the Southern Confederacy, and requested that Wills would not mention having seen him for several days after getting here, lest he might lose the contract. He was riding a fine black horse and was making good speed as Wills thought. There is no doubt but Anderson was assisted in his escape by citizens of this place, and we are not without some hope that they may be discovered.

Cette fois encore l'attente du Comité fut trompée; nul ne se présenta ; je demeurai inconnu. Dans l'intervalle, Anderson avait réussi à gagner la frontière du Mexique ; il s'était embarqué le 28 novembre à Tampico, et le 11 décembre il arrivait à New-York. Espérons qu'il se rendra utile à son pays et à la cause de la liberté; qu'il portera au gouvernement de Washington la bonne nouvelle de l'opposition latente qui s'organise au Texas, qu'il protestera devant le monde, en qualité de témoin oculaire, contre la terreur et le despotisme à l'aide desquels les planteurs entreprennent de réaliser leur projet impie : « l'extension et la perpétuité de l'asservissement. »

En décembre, la législature du Texas imposa aux nègres libres l'alternative de l'exil ou de la rentrée en esclavage. C'était le complément de la mesure qui avait interdit aux maîtres d'affranchir à l'avenir leurs serviteurs. Il n'était plus permis ni d'être généreux, ni de récompenser de bons et loyaux services, ni même de libérer ses esclaves par testament. L'état de nègre libre était regardé par les planteurs « comme une anomalie et un danger. » Déjà les frontières du Texas étaient fermées aux personnes de couleur jouissant de leur liberté, qui venaient des localités voisines. Un mulâtre très-clair, d'origine libre, ayant débarqué l'année dernière à Galveston, on le saisit, on le condamna, et il fut adjugé pour six mois à un maître de la campagne, « pour le produit, dit l'arrêt, être consacré, à l'expiration du terme, à payer les frais du procès et de l'extradition. »

Une autre proposition fut faite en même temps, mais momentanément écartée. Il s'agissait de substituer à la

contrainte par corps une servitude temporaire au profit du créancier, servitude qui n'aurait d'autre terme que l'extinction de la dette elle-même. Le débiteur, quelle que fût sa qualité, homme ou femme, blanc ou noir, Américain ou étranger, serait obligé de se faire esclave pour un temps, de donner non-seulement son travail mais sa liberté, de renoncer à la libre disposition de lui-même. La dette s'acquitterait lentement, péniblement, dans cet état d'esclavage temporaire. Le maître tiendrait le mauvais payeur au bout de son fouet, et ne se ferait pas faute sans doute de se venger des retards qu'il aurait subis, et de l'humeur qu'une dette longtemps différée lui aurait causée.

Ne vous imaginez pas en Europe qu'un tel projet soit simplement une œuvre individuelle, isolée, qui ne se rattache point aux plans du parti dominant. Les législatures des territoires de New-Mexico et d'Arizona lui ont déjà donné force de loi. J'ai vu un Allemand qui a été esclave temporaire, et qui le serait encore, tant était lent l'acquittement de sa dette, si des compatriotes n'avaient satisfait aux exigences de son maître par une souscription.

Il y a plus. On entend discuter ouvertement le projet de mettre en servitude tous les blancs qui ne possèdent pas de terres. Le système social est fondé, en effet, sur ce principe que « le capital possède son travail. » L'homme qui n'a que ses bras, le prolétaire, comme nous disons en Europe, ne peut donc avoir d'existence par lui-même : il faut qu'il soit propriété d'autrui. Indépendamment de la monstruosité de ce dogme, qui nie l'égalité spirituelle des hommes, et qui met à néant

l'idée d'humanité, aucun système n'est plus contraire au développement des qualités individuelles et à celui de l'industrie du pays. C'est la condamnation des efforts personnels, dans ce qu'ils ont de plus respectable et de plus noble.

Mais je reviens aux personnes libres de couleur. La loi récente leur fut signifiée individuellement; et comme on n'en trouva aucune qui préférât l'alternative de l'esclavage — même avec la faculté de choisir le maître — les préparatifs de l'exil se firent de toute part. Il y avait des familles bien établies, des artisans qui subsistaient de leur travail, des gardeurs de bétail, des barbiers, des tailleurs, des blanchisseuses. Quelques-uns purent réaliser, en partie du moins, leur humble capital. Séparer les autres de leur clientèle, c'était les réduire à la mendicité. Des citoyens qui traitaient depuis longtemps avec ces personnes libres, des voisins qui vivaient en bonne intelligence avec elles, entreprirent d'élever des réclamations. Mais les rangers du camp, qui parcouraient sans cesse la ville avec leurs armes, eurent bientôt coupé court à ces démonstrations. Un passant leur fut désigné comme sympathique aux nègres libres. Les soldats firent feu, et poursuivirent le malheureux « unioniste » de rue en rue, jusqu'à ce qu'il fût tombé mort au coin du marché.

Une souscription s'organisa cependant; des provisions et des moyens de transport furent préparés. Un train se forma pour Monterey, dans la province de Nuevo-Leon (Mexique), à cent trente lieues de San Antonio. Nous étions obligés de nous cacher pour porter ne fût-ce qu'un conseil, à ces pauvres parias du monde moderne. La

veille du départ, marchant côte à côte d'un habitant qui appartient au parti scissionniste, je rencontrai dans la rue un des exilés, qui me salua en passant. Je rendis le salut. « Quoi, s'écria mon compagnon enflammé de colère, et en m'arrêtant court, vous ôtez votre chapeau pour un nègre! » — « Voulez-vous, répondis-je, que le nègre soit plus poli que moi? »

Le convoi se forma de grand matin (18 janvier) de l'autre côté des ponts de San-Pedro. Il me fut donné d'assister au départ, d'être témoin de cet autre exode. Ce n'étaient point des individus que l'on frappait, ce n'étaient pas des coupables ni même des adversaires politiques : c'était une classe que l'on envoyait en exil... parce qu'elle avait du brun dans la peau.

Aucun des ministres protestants résidants ne parut à l'instant du départ, — pas même le ministre baptiste, qui comptait presque tous les bannis parmi les membres de son Église. Un mulâtre prononça à la hâte quelques paroles d'adieu; chacun serra les mains de ses amis, et l'on entendit de toute part : « Dieu vous protége! »

Ces scènes, jointes à d'autres que je passe sous silence, s'étaient succédé en peu de temps. La vie était remplie d'émotions et de mouvement. On eût dit un de ces mélodrames du boulevard, où le changement à vue n'attend que le coup de sifflet du machiniste. Il me resterait toutefois à ajouter un dernier tableau. Les décorations sont posées; les acteurs sont prêts; mais le rideau ne se lève pas encore. Comme dans le *Monte Cristo* de Dumas, la conclusion du drame est pour le lendemain.

Demain, à la première aube du jour, commencera cette scène finale, dont je vous ferai le récit plus tard, si moi aussi Dieu me protége. S'il doit en être autrement, que mes amis se souviennent de moi quelquefois. Au milieu d'un monde de lucre, dont les passions d'avarice ne connaissent point de retenue ni de pudeur, je ne me suis pas laissé souiller. J'ai conservé pures mes traditions de probité et de délicatesse. J'ai encore la faiblesse de croire que l'homme a des devoirs, non-seulement des devoirs purement personnels, mais aussi des devoirs d'humanité. J'ai la faiblesse d'avoir foi dans le progrès, dans le succès des causes justes, dans l'idée morale. Et je m'en vais demain, ayant perdu mon temps, mes efforts, mon avoir, presque incertain de mon pain, et cependant plus satisfait au fond du cœur et plus content de moi-même que je ne fus jamais après le plus flatteur de mes petits succès littéraires. Ces mots de l'éloge de Bailly par Arago me reviennent souvent : « L'académicien Cousin, portant à la veuve de Bailly un pain sous son bras, méritait autant de l'humanité que s'il eût écrit un beau mémoire. »

Il y a des situations que l'on ne peut comprendre, lorsqu'on n'a rien vu de ressemblant. Mme Roland dit quelque part : « J'avais toujours douté que Marat fût un être subsistant. » Les classes sociales ont aussi bien que les individus leurs excès qui nous étonnent. Emportées jusqu'au délire, colères jusqu'à la cruauté, elles s'abandonnent à la passion du moment, sans frein, sans limite. Elles semblent assouvir une rage brûlante. Le spectateur éloigné doute de la réalité des faits. Qu'il jette les yeux autour de lui, et qu'il juge par analogie.

Nous aussi, dans notre vieille Europe, nous avons par boutades des velléités d'avarice qui menacent de tout emporter. On ne dit plus diviser, mais corrompre pour régner. Encensé sous le nom fallacieux des intérêts matériels, le veau d'or est au pinacle.

Ah! mon cher Van Bemmel, ne laissons pas aller notre société à la dérive sur la mer du lucre et de l'avidité; ne déroulons pas ces bannières où se trouve écrit : « Tout pour l'argent. » Ne renions pas surtout les attributs les plus sublimes et les plus saints de notre nature : l'aptitude au progrès, la conscience du droit, l'idée morale. Soyons justes, et nous serons grands.

III

Matamoros (Mexique), 12 avril 1862.

J'ai parlé de mon départ du Texas, sans vous en donner les motifs. Le jeudi 13 février au soir, je fus averti de bonne source que le Comité de Vigilance se proposait de faire une descente chez moi. On pouvait en conclure le dessein de s'assurer de ma personne, et peut-être de m'accrocher, sans autre procédure, à l'un des arbres de mon jardin. Ma situation était devenue des plus critiques. La sympathie que j'avais montrée en dernier lieu aux nègres libres, avait trahi mon apparente neutralité. Sans connaître exactement mes opinions, le Comité pouvait aisément les deviner. J'étais un homme d'Europe, élevé loin de la sphère corruptrice où règne l'esclavage; je cultivais l'intelligence, j'honorais la justice; je vivais d'une existence indépendante. Dans de semblables conditions je devais être « abolitioniste de cœur. »

Les pays de légalité n'ont point d'idée de ces puissances occultes, irresponsables, passionnées, contre lesquelles il n'y a ni résistance ni appel. Le gouvernement des planteurs leur a lâché la bride, en leur disant « frappez ; » et les *Vigilants* frappent dans l'ombre. C'est une inquisition nouvelle, qui s'installe dans les bureaux de poste, qui épie les démarches des citoyens, qui fouille dans leurs papiers et incrimine jusqu'à leurs

pensées. C'est une inquisition dont les membres sont à la fois juges et bourreaux. Ils exécutent leurs décrets dans l'obscurité, comme s'ils avaient honte de leurs hauts faits. Ils brisent les portes à minuit, garrottent la victime avant de l'interroger, et, le pistolet au côté, le couteau de chasse à la main, se rangent silencieusement autour de l'accusé, cachés sous la cape mystérieuse et sinistre des pénitents noirs. Dans ces occasions, toute résistance, toute représentation, toute considération est vaine. Je résolus donc d'épargner à notre gouvernement la peine de réclamer une indemnité pour ma personne, et, avec l'aide d'un ami, je me mis à faire mes préparatifs de départ.

Ma fuite étant décidée, je voulus du moins qu'elle fût utile à la cause de la liberté. Je savais que la société unioniste de San-Antonio cherchait depuis quelque temps à faire parvenir un mémoire au président des États-Unis et à son cabinet. Plusieurs voyageurs en avaient déjà emporté des copies, par voie de Castroville et de l'Eagle Pass; mais, effrayés des dangers de l'entreprise, ils avaient détruit sur la route les papiers dont ils s'étaient chargés. Je fis offrir de prendre une nouvelle copie du mémoire, résolu de ne point m'en dessaisir quoi qu'il pût arriver. L'offre fut acceptée avec empressement, et l'on m'annonça pour le milieu de la nuit la remise du précieux manuscrit, écrit fin et serré sur du papier pelure, cousu ensuite dans une cartouche de toile du calibre de mon fusil.

Je passai la soirée à écrire mes lettres, et à faire le triage de mes papiers. Je ne pouvais emporter ni un livre ni un cahier de notes. Je fus réduit à brûler une

grande partie des documents que j'avais rassemblés pendant mes quatre années de séjour au Texas. Il n'y avait pas une liasse de papiers qui ne renfermât quelque feuille où se trouvait, implicitement ou explicitement, une condamnation de l'esclavage. La question revenait partout, — qu'il s'agît de tribunaux, d'industrie, d'économie politique, de commerce, d'agriculture, d'anthropologie. Je n'avais pas le temps de relire. Après une tentative de classement, qui me convainquit de l'inutilité de l'entreprise, je jetai les liasses dans le foyer sans les ouvrir.

La flamme de l'auto-da-fé brillait encore, que les chiens donnèrent et m'annoncèrent l'approche des visiteurs. A la faveur de la nuit, des citoyens dont je n'écris pas même les initiales, m'apportaient le précieux manuscrit, signé courageusement de l'un d'eux. Celui-ci m'exposa l'objet du mémoire et m'en donna lecture. Après avoir fait connaître au gouvernement de Washington les forces du parti unioniste dans le Texas occidental, après avoir exposé l'impuissance des efforts tentés par les planteurs pour opérer la levée en masse, levée qui d'ailleurs manquera toujours d'armes, de vivres et de munitions, le mémoire passe à la considération de l'avenir des esclaves. Une libération immédiate et absolue, aussi bien qu'une transportation en masse à l'étranger, sont des mesures également impraticables, funestes en même temps aux intérêts du pays et aux nègres. Il faut d'abord arrêter l'esclavage dans sa source, en déclarant qu'à l'avenir tout enfant naît libre. On peut ensuite diviser par classes la population asservie, et élever ces classes successivement à la liberté,

en proportion des lumières des individus, et de l'aptitude qu'ils montrent pour la vie réglée. Le premier degré d'affranchissement donnerait au serviteur le droit de choisir son maître à l'année, sans rémunération du labeur. Plus tard le travailleur pourrait obtenir un gage croissant; puis il se louerait au mois, et enfin, il serait entièrement libre de débattre les conditions de l'engagement et du salaire. Ce système d'enrôlement semble parfaitement adapté aux contrées agricoles du Sud des États-Unis. C'est une transition à la fois heureuse pour le serviteur et acceptable pour le maître. Je reviendrai sur ce projet éminemment pratique, qui résout peut-être l'un des plus grands problèmes de notre temps.

Le mémoire propose en dernier lieu la division immédiate du Texas en deux États, dont l'un, à l'Ouest du Colorado, serait déclaré libre. Il y a, en effet, dans cette partie du pays, un fort petit nombre d'esclaves, et le climat, loin d'être dangereux pour les blancs, est réputé l'un des plus salubres de l'Amérique.

Après cette conférence, et les échanges de souhaits cordiaux qui la terminèrent, je procédai à mes derniers préparatifs de départ. Par l'intervention d'un ami, j'avais déterminé un Mexicain, qui réside à Calaveras près de San Antonio, à m'engager comme charretier pour un voyage à Brownsville. Je lui payais trois cents francs pour cette complaisance. Suivant l'accord, je me rendis le vendredi 14 février au rendez-vous fixé, où je devais prendre la direction de l'attelage à bœufs qui était confié à ma garde.

La nuit que je passai seul, dans l'attente, fut la plus

rude de l'hiver. Un *norther* ou vent du Nord se mit à souffler peu de temps après le coucher du soleil, et dura jusqu'au jour avec une violence inaccoutumée. Je n'avais pas d'abri, la prudence m'interdisait d'allumer du feu. Je me réchauffai avec peine en me serrant contre le flanc de mon cheval, qui, souffrant comme moi de la rigueur des éléments, se tint immobile et sans pâturer durant la nuit entière.

Le lendemain les charrettes arrivèrent l'une après l'autre. Nous terminâmes au milieu du bois les préparatifs de notre exode, et le 16 eut lieu notre départ définitif.

Le train qu'Alejandro Vidal dirigeait se composait de trois charrettes chargées de balles de coton. Crescencio Rodriguez, Félix Casanova et Carlos Uso (orthographiez *ad libitum*) conduisaient les attelages. J'avais six bœufs à manier. Monté sur un cheval docile, qui obéissait au seul mouvement des pieds, je portais des deux mains mon fouet gigantesque, frappant mes bœufs, les excitant au travail, les appelant de leurs noms familiers. Mes compagnons me soulageaient, je dois le dire, de la plupart des travaux matériels. Ils allaient le matin à la recherche des bœufs, ôtaient et mettaient les empiéges, attelaient et dételaient quand nous étions sans témoins. J'avais appris cependant à mettre les animaux sous le joug et à les manier par les cornes.

Je portais le costume exact du roulier mexicain : un feutre lilas à grands bords plats, une lévite (*leva*) de flanelle jaune, et un pantalon de calicot à raies verticales rouges et blanches.

Nous avions devant nous la prairie vierge, coupée

de ses bosquets de grands chênes, alors couverts de feuilles séchées. Nous passâmes, le 17, le Rio-Medina, dont le lit est profondément encaissé dans un banc d'argile, découpé comme à l'emporte-pièce par le courant. Il fallut choisir une route fréquentée pour descendre ces berges, partout ailleurs verticales, de vingt à vingt-cinq mètres d'escarpement. Ailleurs, il était convenu de marcher, quand faire se pourrait, par des routes latérales, et de feindre de s'égarer souvent. On évitait ainsi la plupart des rencontres, et la surveillance qui s'exerçait le long des chemins.

L'herbe était rare et brûlée. Une longue sécheresse, une sécheresse absolue de cinq mois, jointe aux rigueurs du dernier *norther*, avait détruit les graminées jusqu'à la racine. Nous avions dix paires de bœufs à nourrir. Durant plusieurs jours il fallut abattre de grands arbres, afin que ces animaux se repussent du tillandsia parasite (*Tillandsia usneoides*), qui étouffe les chênes sous ses masses, et qui pend de leurs branches comme des festons.

Le 24, tandis que nous étions au repos de midi, en deçà de la petite montagne pittoresque de Rocky, nous fûmes rejoints par un transport de troupes en destination de Brownsville. Le train se composait des voitures des officiers, renfermant les femmes et les enfants, de plusieurs chariots de provisions, et d'autres chariots sur lesquels voyageaient les nouvelles recrues. Les officiers, à cheval, s'approchèrent de nous ; ils nous firent subir un long interrogatoire, auquel Rodriguez, notre interprète anglais, répondit carrément. Ils tinrent ensuite une courte consultation, et satisfaits apparemment de

notre caractère pacifique, ils ne tardèrent pas à s'éloigner. Le retentissement de quelques coups de carabine nous apprit bientôt comment ce détachement en usait avec le bétail des fermiers. Les troupes du Sud ne manquent jamais de viande fraîche ; elles abattent les jeunes bœufs à coups de fusil, jusque sous les yeux des settlers. C'est, dit-on, un sacrifice que les particuliers doivent à la patrie.

La petite arête du Rocky (en mexicain La Rochetta) fait la séparation des bassins du San Antonio et du Nueeès. Des chênes assez clair-semés couronnent ses cîmes arrondies. Des formations de grès succèdent ensuite à la marne, et le pays change complétement d'aspect. C'est dans le bassin de Nueces que commence véritablement la zone de la verdure éternelle. Au chêne poteau (*Quercus obtusiloba*) qui n'a que des feuilles caduques, succèdent par grandes masses des chênes vifs (*Quercus virens*) et les caryas aux fruits oblongs (*Carya oliviformis*). L'herbe toutefois restait très-rare. Les bœufs commençaient à s'abattre de fatigue. Il avait fallu en abandonner plusieurs. Nous espérions trouver de l'eau dans le petit ravin du Wedee (*Ouidie*), mais il n'y restait que de la boue. Les troupeaux avaient abandonné d'eux-mêmes ces lieux arides, où nos attelages eurent à passer cinquante-quatre heures sans eau. Le tillandsia aussi avait cessé de garnir les arbres. A chaque étape, nous allumions de grands feux, et armés de fourches de bois, coupées dans les buissons du voisinage, nous passions à la flamme les feuilles succulentes du cactus nopal. Le feu ayant détruit les aiguilles dont ces feuilles sont garnies, les bœufs se jetaient avec avidité sur cette

nourriture d'une nouvelle espèce, qui avait du moins le mérite de rafraîchir leur palais enflammé.

Il fallait passer le Rio de las Nueces ou Rivière des Noix, dont les rives sont fort escarpées. Il fut décidé que nous traverserions bravement la bourgade d'Oakville. Nous n'ignorions pas que les personnages influents de la localité étaient corps et âme pour l'extension de l'esclavage. Dans un meeting récent, les habitants de cette petite ville avaient arrêté qu'ils s'opposeraient à l'exportation du coton par la voie de leur commune; mais nous savions aussi que les chefs du parti leur en avaient remontré sévèrement sur ce point. En effet, le coton qui esquive le blocus en prenant le chemin du Mexique, est payé en munitions de guerre, dont le Sud a grand besoin.

C'est le 24 au matin que nous entrâmes dans l'agglomération d'Oakville. Quelques habitants vinrent à nous, sans armes, et dans des dispositions amies. La question du coton les absorbait tout entiers; elle les empêchait de songer aux personnes des charretiers. Tout en s'efforçant de justifier les résolutions de leur meeting, ils nous déclarèrent qu'ils se soumettaient aux vues de leur parti, et qu'ils n'entendaient pas mettre obstacle à notre passage. « Votre coton, nous dirent-ils en terminant la conversation, tombera dans les mains des yankees, c'est sûr; mais enfin c'est votre affaire, passez! »

Nous passâmes en effet. Le moindre travail de viabilité rendrait pratiquables aux plus lourdes voitures les bords abrupts de la rivière, qui sont à peine adoucis sur quelques points par le passage répété des chariots. Mes talents de bouvier se trouvèrent en défaut. J'avais

attelé à l'arrière une paire de bœufs, qui en se laissant traîner, retiennent la charrette dans les descentes rapides. Je mis du retard à leur donner le signal de la marche, et la chaîne qui les attachait au véhicule se brisa à l'instant du départ. Mes bœufs d'avant, trop faibles pour retenir, sur une pente de douze ou quinze pour cent, la masse qu'ils menaient après eux, accélérèrent le pas, et tout ce que je pus faire pour éviter une catastrophe fut de les diriger à travers les arbres qui bordaient le chemin. La charrette s'y trouva bientôt arrêtée par les chênes; mes compagnons rouliers vinrent à mon aide. Une demi-journée fut nécessaire pour réparer les dommages, remettre le chargement à sa place, et travailler à la hache des jougs de bois vert, destinés à remplacer ceux qui s'étaient brisés.

Le 27, nous fîmes étape au bord du ravin de Barbon. Nous y étions arrivés après la chute du jour, et l'obscurité ne permettant point de choisir convenablement le lieu du camp, nous avions laissé les chariots parmi les buissons. Vers minuit, Rodriguez, qui était alors en sentinelle, nous réveilla tous, et nous montra les chevaux inquiets, agités, levant la tête, soufflant avec force, se sauvant tour à tour dans différentes directions. Il était évident que ces animaux apercevaient dans les broussailles quelque chose d'étrange, et qu'une attaque se préparait à la fois de plusieurs côtés. Les malheureux Mexicains qui vivent dans ces endroits déserts et sauvages, ne subsistent guère que de la chasse au cheval mustang et du pillage des chariots. Ils se dépouillent de leurs vêtements, se traînent sur le ventre entre les buissons, et lorsqu'ils réussissent à surprendre les

voyageurs endormis, ils les tuent au couteau et s'approprient ensuite le butin.

Nous ignorions à combien d'ennemis nous allions avoir affaire. Mais nos fusils et nos revolvers nous donnaient trente-sept coups à tirer avant de recharger les armes. C'était assez pour terminer le combat. Nous prîmes place côte à côte sous l'une des charrettes. Les chevaux, de plus en plus effrayés, faisaient de puissants efforts pour briser leurs amarres; puis tout d'un coup ils se calmèrent. L'ennemi, en apercevant nos préparatifs, s'était retiré sans se découvrir. Nous vîmes le lendemain la piste de l'un des assaillants, derrière le buisson auquel était adossé le feu du bivac, à cinq ou six mètres de la position que nous avions prise.

Les jours suivants plusieurs voyageurs nous croisèrent et nous firent un tableau inquiétant de l'état des choses sur le Rio Grandé. La guerre civile continuait à Matamoros; nul n'avait permission de traverser le fleuve; Caravajal, aidé des secours de toute nature que les autorités scissionnaires lui faisaient passer de Brownsville, mettait la ville à feu et à sang. Rétablir l'esclavage dans le Mexique septentrional était son but, auquel la majorité des habitants était opposée. Matamoros soutenait depuis trois mois un siége opiniâtre, contre ce prétendu général, que l'on appellerait en Europe un chef de brigands. Si le passage du fleuve m'était fermé par les troubles du Mexique, ma situation sur la rive texane pouvait devenir très-dangereuse.

Ces craintes furent en partie dissipées, le 3 mars au soir, lorsque nous fûmes de l'autre côté de San Fernando. Notre feu de bivac guida vers notre camp un jeune

homme américain monté sur une mule. C'était le courrier de la poste, qui seul, dans le désert, sans changer de monture, sans renouveler ses provisions, fait une fois par mois le chemin de Corpus-Christi à Laredo. Nous l'interrogeâmes avidement; nous lui demandâmes les nouvelles politiques. Assis avec nous autour d'un feu flambant, partageant notre souper frugal, il nous mit au courant des derniers événements. Il nous annonça que dans tous les cantons réfractaires à la levée en masse, le gouvernement exigeait des citoyens qu'ils livrassent leurs armes. Mais il nous dit aussi la chute définitive de Caravajal. Après avoir brûlé une moitié de la ville de Matamoros, après être parvenu jusqu'à la place de Hidalgo, où est l'église, cet aventurier — qui a déjà causé tant de malheurs dans son pays — avait été repoussé par des troupes fraîches descendues de Monterey (24 février 1862). Les vaincus étaient en fuite, et la tranquillité comme la liberté paraissaient renaître pour la cité maltraitée de Matamoros et l'État de Tamaulipas. Je ferai connaître plus tard cet épisode de la lutte impie, entreprise pour « l'extension et la perpétuité de l'esclavage. »

Le 6 mars, nous entrâmes dans les landes (*arenal*) qui bordent la côte au midi de la baie d'Aransas. Leur aspect rappelle à certains égards celui de la Campine. Pendant six ou sept jours de marche, le voyageur parcourt une plaine sableuse, coupée de marais salants, et qui ne porte pour végétation que des joncs et des herbes dures. Un vent violent, qui vient de la mer durant le jour et de la terre durant la nuit, soulève une poussière pénétrante. Çà et là se dressent des

chaînes de dunes que couronnent des pieds isolés de yuccas.

Le matin, à l'instant du lever du soleil, la plaine offre souvent des effets particuliers de mirage. Les objets à l'horizon présentent deux images, droites toutes deux : la silhouette des dunes, en se dédoublant, couronne la première crête d'une seconde. Mais en peu de minutes l'image supérieure s'efface. Elle disparaît par pièces, laissant au-dessus de l'image inférieure des blocs détachés, qui se transportent à droite ou à gauche. On dirait tantôt des créneaux qui couronnent les vieilles forteresses, et tantôt des chaînes de tirailleurs, se mouvant soit isolément, soit par groupes, sur le sommet des collines voisines.

Les eaux sont saumâtres ; le fond desséché de certains marais est recouvert d'une couche de sel, blanche comme la neige. Ailleurs, le sol encore à demi humecté, mais saupoudré d'une couche de poussière, engloutit l'imprudent qui se hasarde sur cette « terre tremblante. » Les chasseurs de chevaux mustangs connaissent ces endroits. Ils poursuivent les animaux sauvages dans ces directions, les forcent à traverser le bourbier, et tandis que le cheval se débat dans la vase, où il enfonce jusqu'au ventre, le chasseur survient et s'en empare.

Nous ne tardâmes pas à faire la rencontre d'une troupe de Mexicains, qui se livraient à la chasse des vaches et des taureaux sauvages. L'un d'eux, d'une habileté extrême, manquait rarement son but. Son *laso* était une corde à trois bouts, composée de trois lanières de cuir. L'une des extrémités portait un nœud coulant.

Prenant d'une main ce nœud et le bout opposé du lacet, le *vaquero* tournait la corde comme une fronde, au-dessus de sa tête. Il lâchait alors le nœud, qui partait, comme la pierre de la fronde, à la tête du taureau, tandis que l'autre bout du *laso*, resté dans la main du cavalier, était bientôt amarré fortement au pommeau de la selle (1).

Le taureau pris seulement par les naseaux parvenait à fuir ; mais quand l'une des cornes était engagée dans le nœud, la capture était assurée. Nous vîmes réduire successivement plusieurs de ces animaux farouches, qui n'ont jamais connu de maître. Notre habile *vaquero* entreprit ensuite de s'emparer d'un taureau plus grand et plus fort que les autres, qui paraissait disposé à livrer combat. Aidé de ses compagnons également à cheval, il le dirigea vers le bord d'une lagune salante, et galopant à ses côtés, sur la plage de sable, se mit en devoir de lui lancer le nœud redoutable. L'animal, se dérobant à temps, revenant sur ses pas, présentant les cornes, perça à plusieurs reprises la ligne des cavaliers. A la fin cependant l'adresse du Mexicain triompha. Le *laso* part et frappe le but. La corde est aussitôt enroulée au pommeau de la selle. Mais par une secousse terrible, le taureau en courroux renverse dans la poussière le cheval et son cavalier. Voyant alors ses ennemis à terre, il se retourne, et l'œil en feu, le cou arqué, les cornes basses et menaçantes, il fond sur eux pour les éventrer. Le *vaquero* tardait à se relever. Nous l'aper-

(1) Ce pommeau est couronné à cet effet d'une très-forte cheville à tête.

cevions, une jambe engagée sous sa monture renversée, éperonnant de l'autre, de toutes ses forces, le cheval blessé ou saisi de frayeur. Ses efforts paraissaient inutiles : le taureau allait l'atteindre. Avec la prestesse et le sang-froid du chasseur, le Mexicain porte la main à la hanche, saisit son revolver, l'arme, l'ajuste et frappe le taureau dans le front.

C'est au milieu de ces exercices et de ces dangers, que les rares habitants de l'*arenal* passent une vie d'ailleurs misérable. Leurs cabanes de branches sont ouvertes au vent ; leurs jardins sont à peine dignes de ce nom, dans un sol ingrat, balayé par des rafales fréquentes. Il ne faut pas demander à cette race demi-sauvage les entreprises qui exigent l'assiduité. Par intervalles, les familles se réunissent dans une fête ou bal (*baile*). Aux sons d'une cornemuse ou d'un violon, on voit alors valser, le cigare à la bouche, ces femmes rouges, à peine vêtues, le front paré de quelques fleurs artificielles, et les cheveux tombant en tresses sur le dos.

De l'autre côté de l'*arenal,* l'herbe ne tarde pas à reparaître, puis viennent les buissons et les arbres élevés. Dans une plaine entrecoupée d'une suite de rideaux de mezquitte, séparés par d'étroites clairières qui toutes se ressemblaient, nous eûmes à chercher, le 15 mars au matin, des bœufs qui s'étaient égarés. Chacun de nous prit une direction différente. Après une heure de recherche je regagnai le camp, où étaient déjà revenus Vidal et Rodriguez, ce dernier avec les bœufs. Nous attendions Casanova pour reprendre la marche. Une heure se passa encore, et nous ne le vîmes

pas revenir. Nous l'appelâmes par des cris répétés, qui se perdirent sans réponse dans l'espace immense. Le brouillard du matin avait formé un voile de nuages qui cachait le soleil ; il n'y avait pas de vent pour rappeler au voyageur la direction de ses pas. Il était évident que notre compagnon, après s'être éloigné des chariots, s'était égaré au milieu des massifs de végétation ; passant de clairière en clairière, trompé par les détours qu'il avait faits à la recherche des bœufs, la vue toujours bornée par des rideaux de buissons, il avait adopté une direction fausse. Félix n'avait que vingt ans ; il était encore inexpert dans les grands voyages de la prairie ; il se trouvait sans vivres, sans moyens d'allumer du feu, et bientôt il fut effrayé de sa situation, — seul, à pied, sans ressources, dans l'espace indéfini de la prairie. De quelque côté qu'il marchât, il lui fallait des jours, des semaines peut-être, pour rencontrer, par l'effet du hasard, des passants ou des maisons. La plus proche habitation était à six lieues, mais il n'en savait plus la direction. La plaine était non-seulement immense et déserte, mais elle était absolument dépourvue d'eau. Il marchait d'un pas ferme et avec ardeur, mais jusqu'où pourrait-il conserver ses forces ? Une pareille situation eût ébranlé des esprits plus fermes et plus mûrs que le sien.

En attendant nous avions allumé un grand feu de broussailles, dont la fumée montait verticalement dans l'air. Nous fîmes deux feux de peloton, à cinq minutes d'intervalle ; puis sellant les chevaux et nous distribuant les directions, nous partîmes à la recherche de notre infortuné compagnon.

J'étais chargé d'explorer l'Ouest. Je battis la plaine de ce côté, toute la journée, jusqu'à quatre lieues environ de notre camp. Les clairières et les buissons se succédaient avec une uniformité désespérante, et malgré toute mon attention je n'étais pas moi-même sans quelque inquiétude de partager le sort de Félix. Je décrivis des zigzags dans la campagne vierge, appelant de toutes mes forces, tirant par intervalles mon revolver. Pendant dix heures je fouillai les bosquets sans mettre pied à terre ; je ne pris de toute la journée que du *pilone* mexicain (1), jeté dans une coupe d'eau. Les étoiles avaient paru au ciel lorsque je rentrai au camp... et Félix n'y était pas. Les hurlements des loups, qui durant la nuit se mirent à pousser des cris tous ensemble, nous semblaient ajouter de nouveaux dangers ou tout au moins de nouvelles angoisses à la situation de notre malheureux compagnon.

Le lendemain, nous menâmes les chariots à une faible distance en avant, après avoir laissé un écriteau très-visible, cloué à un arbre, dans l'endroit du bivac que nous quittions. Aussitôt la marche achevée, nous reprîmes nos recherches de la veille. Cette fois elles furent couronnées de succès. Ce fut Rodriguez, chargé de la zone de l'Est, qui eut la bonne fortune de rencontrer son jeune ami et de le sauver d'une mort presque certaine. Il

(1) Le maïs, après une demi-torréfaction, analogue à celle du café, mais moins complète, est écrasé ou moulu. On mêle ensuite à cette farine de la cassonade et un peu de cannelle pilée. Cette poudre, délayée dans l'eau, forme un mélange à la fois nutritif et rafraîchissant. Toutefois, lorsqu'on a du feu, il est préférable de la faire bouillir. La soupe que l'on obtient ainsi est l'*atolle de pilone*.

l'aperçut faisant bravement route au Sud, ou comme il le dit « vers Brownsville (1). » Il était haletant, affaibli, avait l'œil hagard, les idées en désordre. Depuis quarante heures, il n'avait pas eu d'eau, car dans son empressement à chercher les bœufs, il avait quitté le camp sans boire ni manger. Durant la première journée il n'avait rien pris. Vers le soir, harassé de fatigue, baigné de sueur, en proie à une extrême agitation, il avait essayé, nous dit-il, de manger les feuilles du nopal, comme nos animaux, et il les avait trouvées rafraîchissantes. Après une nuit sans sommeil, il avait aperçu, au point du jour, un superbe pita, placé devant lui comme par une main secourable. Les fleurs n'étaient pas encore épanouies. La hampe charnue d'où sortent les boutons lui offrit, suivant ses paroles, un excellent déjeuner (2). Quelques soins et un jour de repos rendirent à notre camarade la santé, la vigueur, la joie, et nous ne songeâmes plus qu'à poursuivre notre chemin.

Le 17, comme nous étions au bivac vers l'heure du coucher du soleil, trois cavaliers parurent à distance dans la plaine, et tournèrent aussitôt vers nous. L'un d'eux était lieutenant dans l'armée confédérée. Nous eûmes à subir un nouvel interrogatoire fort rigoureux, d'où nous sortîmes toutefois à notre avantage. Favoriser l'exportation du coton étant devenu le mot d'ordre du Sud, tous ceux qui étaient engagés dans une pareille entreprise méritaient des encouragements et des égards. Il suffisait que les charretiers eussent un caractère

(1) Nous étions alors à cent dix kilomètres de cette ville.

(2) J'ai eu la curiosité de goûter de cette hampe crue (*quiote de pita*) ; l'amertume de la séve m'a paru insupportable.

sérieux. Les fonctions que l'on me voyait remplir, le costume que je portais et que j'ai décrit, mon teint fortement hâlé, mes mains brunies au soleil, et jusqu'à ma familiarité avec la langue mexicaine (1), tout se réunissait pour écarter les soupçons. Le lieutenant ne parut pas douter un instant de mes qualités, et vraisemblablement il n'en aurait pas cru ses yeux, s'il eût retiré de mon fusil de chasse, avec le mémoire destiné au cabinet de Washington, le passe-port et les lettres d'introduction d'un membre de l'Académie des sciences de Belgique.

Après un examen de notre chargement, et quelques-unes de ces paroles de fanfaronnade qui paraissent caractériser, en tout pays, la profession des armes, nos visiteurs prirent congé de nous. Le lendemain nous gagnâmes les immenses lagunes formées par les inondations du Rio Grandé. La végétation prenait un aspect nouveau. Les bois devenaient touffus, épais, traversés de lianes. Le cactus nopal, qui ne s'élève pas à San Antonio jusqu'à la hauteur du genou, surpassait ici la taille d'un homme. Ses grandes ramifications, légères comme des découpures, toutes aplaties dans un même sens, ressemblaient à ces arbres de carton qu'on met sur le théâtre. Dans les endroits ouverts, le pita, qui est nain à San Antonio, poussait jusqu'à trois mètres de hauteur. Tout était couvert de verdure; les lézards, les serpents, les tortues, abondaient le long du chemin.

Le 19 mars enfin, le trente-sixième jour de ce pèlerinage, nous vînmes camper dans l'après-midi à trois

(1) Espagnol du Nouveau-Monde.

kilomètres de Brownsville. Un bois épais (*brenial*) nous séparait encore du terme de notre voyage : nous ne pouvions le traverser qu'en suivant le chemin public. Vidal se rendit seul, à cheval, à la ville, pour examiner la situation. Un certain nombre de citoyens commençaient à quitter le pays, par suite des vexations ou des dangers auxquels ils étaient exposés. On soupçonnait les voyageurs de chercher à se soustraire à la levée en masse. Tous ceux qui n'avaient point de bonnes raisons pour se rendre au Mexique, ceux qui ne trouvaient pas de répondants ou d'amis parmi les huit compagnies de volontaires stationnées à Brownsville, étaient réputés traîtres à la patrie, et mis en arrestation jusqu'à plus ample informé. Un homme était en prison pour un motif qui semblera bien puéril en Europe; il avait dit : « Si un jour je me marie, je ne vois pas pourquoi je n'épouserais pas une noire tout comme une femme d'une autre couleur. »

Les exprès partis chaque semaine de Corpus-Christi et de San Antonio, signalaient à l'avance l'arrivée des fugitifs ou des mécontents. On arrêtait les voitures, on saisissait les chevaux, et les voyageurs avaient ensuite à répondre de leurs intentions. Quatre habitants de Goliad, qui désiraient s'absenter jusqu'à la fin des troubles, et que l'exprès avait devancés, livrèrent un combat régulier aux sentinelles qui leur barraient le passage, et deux seulement réussirent, en jetant leurs chevaux à la nage, à gagner l'autre rive du Rio Grandé. L'autorité militaire avait fait pendre un homme soupçonné de porter un message verbal.

Tout considéré, il paraissait encore plus dangereux

d'éviter la ville que de la traverser. Les marchands, les commissionnaires, les ouvriers, passaient le fleuve sans obstacle. Vidal me fit mon plan de campagne, et me traça un diagramme des rues où j'aurais à marcher. Notre camp, placé dans une situation bien choisie, ne reçut pas un seul visiteur; la nuit se passa sans alerte. Le matin, dès qu'il fit grand jour, je partis à mon tour, à pied, mon fouet de roulier sur l'épaule, résolu de me conformer à toutes les instructions du Mexicain.

Après un quart d'heure de marche, je passai quelques ranches, et je découvris la ville. Celle-ci se compose de maisons les unes en briques, les autres en bois, rangées des deux côtés de larges rues plantées, qui rappellent les quartiers neufs de New-Orléans. Quelques églises, des magasins, la justice de paix, présentent çà et là des constructions plus massives. Malgré l'heure matinale, les habitants étaient à leurs affaires, comme partout dans les villes du Sud. Grâce au dessin de Vidal, je traversai la bourgade sans devoir m'adresser à personne, je parvins au quai, je descendis la berge inégale du Rio Grandé, et j'entrai sans mot dire dans la nacelle d'un passeur d'eau.

J'étais à peine assis que le marinier prit ses rames, et je sentis le canot flotter. Je tournai la tête; les ondes me séparaient déjà de la rive texane. Le passage fut silencieux et me sembla long, bien que le fleuve, alors très-bas, n'eût pas plus de cinquante mètres à la ligne d'eau. Je mis pied à terre à l'autre bord; je tirai de ma poche la pièce de monnaie que j'avais préparée; et passant devant les soldats mexicains, qui me rappelaient les compagnons de Mazaniello dans l'opéra de

la Muette, je m'engageai à pied dans la courte étendue de prairie vierge qui sépare le *ferry* de Brownsville des maisons septentrionales de Matamoros. Je me sentais libre, sauf, satisfait d'avoir tenu ma parole, fier d'avoir conservé pendant trente-cinq jours de danger le papier qui m'était confié, et que d'autres, dans des circonstances semblables, avaient eu la faiblesse de détruire. J'apercevais, dans un rêve éloigné, ma famille, ma patrie, que j'avais parfois douté de revoir. En Europe, nos proscrits politiques se mettent en sûreté par une fuite de vingt-quatre heures ou tout au plus d'une semaine. J'avais passé trente-cinq jours, incertain de ma vie, défiant dans les stratagèmes que j'étais contraint d'employer, inquiet du sort final qui m'attendait à Brownsville. Je respirais à pleine poitrine; j'appuyais le pied d'un mouvement nerveux sur cette terre où j'étais libre, où l'esclave est libre, où la société a des vices sans doute, mais où elle est pure des excès qui ont rendu le Sud odieux et criminel. Je crois qu'un cri de satisfaction sortit de ma poitrine. Je jetai dans la poussière du chemin le fouet de roulier que je tenais encore à la main, et j'entrai dans la cité mexicaine.

Je marchai quelque temps au hasard. Des constructions à demi détruites, des toits brûlés, des murs criblés de boulets et de balles, se montraient partout comme des témoins des derniers troubles. Mais je n'apercevais en ce moment que les lauriers roses en fleurs, les dattiers qui élevaient leurs palmes au-dessus des maisons, les orangers chargés de fruits, les pêchers dans leur parure du printemps, les oliviers, les figuiers, les mûriers, aux mûres rouges et noires. Tout me semblait

nature, abondance, paix, bonheur champêtre. En passant devant une maison ouverte, j'entendis un mulâtre parler français. Je ne doutai pas qu'il ne fût un réfugié de la Louisiane, et je lui fis connaître ma position. M. Lamobilière, et sa femme — blanche — qui appartient à une famille connue et opulente de Donaldsonville, m'accueillirent aussitôt avec une aménité dont je ne perdrai jamais le souvenir. Ils pourvurent à mes premiers besoins. Je me procurai d'autres vêtements; j'enlevai la couche épaisse de poussière qui me couvrait le corps, et me voilà bientôt cherchant de rue en rue le consulat américain.

La Belgique n'a pas de consul à Matamoros : le port n'a qu'une importance momentanée, due aux événements de la guerre. Pour ce qui me concerne personnellement, si j'en juge par les précédents, j'aurais trouvé sans doute moins bon accueil près d'un consul de mon pays,... qui m'eût conseillé de retourner pour prendre les armes dans la levée en masse (1).

Le consul des États-Unis, M. Pierce, non-seulement m'accueillit avec tous les témoignages de l'intérêt, mais il s'occupa de m'installer et me traita bientôt en ami. C'est son messager qui portera cette lettre à Tampico, pour le prochain départ du paquebot anglais. Grâce à lui, je vais enfin rouvrir mes correspondances avec l'Europe, recevoir des lettres de mon pays dont je n'ai rien appris depuis une année entière. Grâce à lui et à la publicité de la *Revue,* je viens protester, comme témoin

(1) Voir plus haut la lettre que notre consul à New-Orléans m'a adressée sous la date du 6 octobre 1861.

oculaire, contre les violences, les injustices, les cruautés, qui se commettent dans les États Confédérés; et dont je n'ai cité que quelques exemples entre mille; je viens protester contre cette tentative impie, païenne, criminelle, «de l'extension et de la perpétuité de la servitude.»

Spectateur et partie dans les scènes de cette révolution, puis-je espérer que ma faible voix, pour cette fois du moins, soit entendue? Que ne m'est-il donné de parler avec autorité, du haut d'une tribune écoutée? Je m'adresserais à tous les cœurs généreux; aux hommes qui dans tous les pays professent les idées de justice; aux grandes nations qui depuis un demi-siècle se sont résolues à des sacrifices importants, afin d'arrêter la traite des noirs.

Je leur dirais :

La question n'est plus une question de couleur, ce n'est plus le préjugé de la peau. Depuis cinquante ans que la traite est abolie légalement, l'introduction des nègres d'Afrique n'a été qu'une fraude d'infiltration. La génération actuelle des esclaves est une génération essentiellement américaine; ce n'est plus une classe de noir pur : les croisements de races l'ont mélangée. Les mulâtres d'ailleurs sont préférés aux nègres, parce qu'ils montrent généralement plus d'intelligence et plus d'adresse. Les maîtres favorisent donc les alliances, et souvent ils élèvent sans mystère, au milieu de leur ferme, leurs propres enfants, esclaves et métis, avec leurs enfants, libres et légitimes.

Dès maintenant, la moitié peut-être des esclaves est de race croisée; et l'on compte dans leurs rangs des personnes tellement blanches qu'il n'est plus possible

de les distinguer des Anglo-Saxons. Aussi discute-t-on franchement la mise en servitude de toute la population blanche qui ne possède point de terres. Une société à esclaves une fois consolidée sur une base despotique, le travailleur dépourvu de capital, le prolétaire, quelle que soit son origine, n'aura qu'à passer sous le joug.

Et quels sont les attraits assez puissants pour attacher à ce système, malgré la réprobation publique, la classe féodale des États-Unis? Il y en a deux. L'un, c'est le bénéfice immense que l'on retire du travail manuel, appliqué à l'agriculture, lorsque l'on recourt à un personnel dont on borne systématiquement les besoins. Dans des pays exempts d'hiver, l'esclave est vêtu à peu de frais; on le nourrit des produits du domaine; on le loge dans des cabines de bois. Ses autres besoins ne sont considérés que pour mémoire. Afin de les circonscrire plus sûrement encore, on a remis en vigueur, avec une rigueur nouvelle, la loi qui défend de lui apprendre à lire. Une dame vénérable a été condamnée sévèrement pour avoir montré l'alphabet à deux petites mulâtres. Une action de charité, une œuvre de bienfaisance, qui serait honorée en tout autre pays, et récompensée par l'estime des cœurs généreux, conduit ici à la prison et à la haine avouée de la classe dominante.

Le second attrait qui réside dans la possession des esclaves, c'est l'exercice du droit du seigneur sur les femmes. Toutes sans doute ne sont pas consentantes. Il y en a chez lesquelles la délicatesse des sentiments et la pureté du caractère ne le cèdent pas aux qualités vantées des plus nobles châtelaines. Que ne s'opposent-elles, dira-t-on, à cette violation de la liberté personnelle?

Mais elles sont esclaves; le maître, à toute heure, a le droit de les lier à un arbre et de les dépouiller de leurs vêtements. Il a le droit, le droit parfaitement légal, de leur appliquer les étrivières, sans rendre compte à personne de ses motifs. Il a le droit, si la résistance est opiniâtre, et si sa faible victime, entraînée par le courage du désespoir, vient à bout de le fatiguer et de rendre la lutte vaine, il a le droit d'appeler à son aide le shérif et ses assistants...

L'opinion publique avait banni ces coutumes barbares sans les effacer de la loi. Le sentiment populaire protégeait les femmes esclaves des États-Unis, aussi longtemps que les planteurs trouvaient, dans la liberté de discussion, un contre-poids à leurs exigences. Mais aujourd'hui le flot a rompu ses digues; la servitude n'est plus bornée à cette conscription du travail, qui trouvait son explication dans des circonstances de climat et de population, et que la conduite patriarcale des maîtres portait, durant un temps, à tolérer. La possession de l'homme par l'homme se développe dans ses dernières conséquences. Elle déploie le cynisme de l'impiété.

Verrons-nous, au milieu du dix-neuvième siècle, dans le pays le plus actif et naguère encore le plus libre de l'univers, verrons-nous le triomphe d'un pareil système?

Et parlant toujours au même auditoire, j'ajouterais encore :

Gardez-vous d'imaginer que l'intérêt de l'humanité soit seul en jeu. Le développement de l'esclavage moderne vous touche encore par des liens plus étroits. Supposez les planteurs affermis dans leur puissance.

Qu'un vaisseau parti de vos ports échoue sur leurs rivages, dans une nuit de tempête. Vos marins naufragés seront saisis par les marchands de chair humaine. Ne sont-ce point des prolétaires sans ressources? Si la loi elle-même, si la force des traités, condamnait cette conduite barbare, renouvelée des Mantchouriens et des Japonais, ignorez-vous combien il est difficile à un prisonnier isolé de donner signe de vie du fond de ces immenses campagnes ? Doutez-vous que le malheureux naufragé ne devienne au moins esclave pour un temps, par la raison toute-puissante que de sa personne on pourrait « faire de l'argent. »

Vos émigrants, s'ils viennent à rencontrer des revers, seront aussi déclarés « des blancs sans ressources », et comme tels ils seront vendus au profit du trésor public, à la criée du tribunal, au plus offrant et dernier enchérisseur. Ils seront vendus, eux, leurs femmes, leurs enfants, comme ces nègres affranchis que j'ai vu remettre en esclavage. Les nouveaux débarqués seront saisis au quai d'arrivée, et s'ils n'ont pas dans leur valise les moyens d'acquérir une ferme et de se faire planteurs, ce qu'ils pourront espérer de plus heureux, c'est une simple mise en location temporaire.

Tout se réunit donc, vos devoirs d'humanité, la part qu'un esprit éclairé prend au mouvement de la civilisation, enfin l'intérêt même de vos nationaux, tout se réunit pour protester d'une voix ferme, et qui puisse passer l'Atlantique, contre cette conspiration païenne. Les temps d'Athènes et de Rome ne se refont plus. Ils exigeraient d'ailleurs, dans la classe libre, un autre patriotisme et d'autres vertus. Avant d'acquérir le droit

de tenir des ilotes, il faudrait que le planteur de coton sût égaler le courage et le désintéressement du Lacédémonien. Supposé même qu'il constituât une race d'élite, son devoir ne serait-il point de prendre le faible par la main et de le soutenir, d'appeler à lui l'ignorant et de l'instruire?

Mais c'est précisément contre l'idée chrétienne que le maître d'esclaves proteste. Il ne justifie pas la servitude comme un mode temporaire de travail, comme une nécessité locale de climat. Il proclame son droit un droit divin ; il déclare sa forme sociale une forme finale, parfaite, qu'il entreprend d'étendre aux États-Unis tout entiers, au Mexique qui l'a repoussée.

Mettant au défi les idées de son siècle, foulant aux pieds les enseignements de la religion, il brave tout avec audace, parce qu'il est riche. Il prétend assouvir plus à l'aise encore son avarice et ses passions. Le démon qui l'entraîne a perdu des pouvoirs plus puissants et plus habiles. Chacun l'a déjà nommé : c'est le démon de l'orgueil.

J.-C. Houzeau.

APPENDICE

FRAGMENTS DE LETTRES PARTICULIÈRES.

I

Matamoros (Mexique), 27 avril.

Mon cher P.,

Vous avez probablement deviné comment le blocus m'a confiné au Texas, comme dans une ville assiégée, en me privant de toute communication avec l'Europe. Le gouvernement des planteurs a renchéri sur cet isolement, en suspendant le transport des journaux par la poste et en supprimant même la plupart des malles. Il en est résulté un état d'isolement favorable à l'obscurantisme et à la tyrannie.

Ce que j'ai vu autour de moi, ce que j'ai entendu de la bouche des victimes ou des témoins, forme un tableau affreux. J'en ai envoyé quelques pages à la *Revue trimestrielle* le 5 du mois courant, dès mon arrivée au Mexique. J'aurais pu grossir le catalogue d'atrocités que le maître d'esclaves déchaîne, accumule, à sa honte éternelle. Je n'ai voulu parler que des faits dont je puisse retrouver les témoins. J'en ajoute ici quelques

autres que j'ai toute raison de croire véridiques.

Une femme enceinte étant indisposée, le maître la fit fouetter pour l'envoyer au travail. Elle se traîna aux champs avec grand'peine et s'étendit sur le sol, en mal d'enfant. Nouvelle correction plus brutale : le fouet enlevait des lanières de chair qui firent le jour entre les côtes, à tel point qu'on voyait le poumon. Pendant ce supplice, la malheureuse mit au monde un enfant mort-né et, bientôt après, rendit l'âme elle-même.

Un fugitif, ayant été repris, son maître le ramena enchaîné derrière sa voiture (c'est la mode), et le fit jeter dans le four à pain; quand on le retira, il était mort.

Un autre fugitif fut pendu par les mains et périt de faim dans cette position; le maître avait eu la cruauté de mettre près de lui un plat de viande fumante que l'on renouvelait à l'heure de chaque repas. Un des camarades de ce martyr m'a raconté ses derniers moments, dans un langage naïf, mais expressif. Ses derniers mots, dits d'une voix basse et mourante, étaient ceux-ci : *manger, manger...*

J'ai vu bannir les nègres libres et remettre en servitude les esclaves sans maîtres, pour la plupart gens libres, dont l'acte de libération n'était pas bien conservé ou bien en règle. Et, quand je dis nègres, c'est pour éviter la périphrase « personnes de couleur, » car il n'est plus si aisé de trouver un noir pur. La population de couleur, surtout celle qui est libre, est croisée au premier, au second, au troisième et au quatrième degré. On y compte des hommes plus blancs que vous et moi ; c'est une question de généalogie.

J'ai vu un Allemand qui a été esclave temporaire

dans un des territoires de l'ouest, où l'esclavage à temps est substitué à ce que nous appelons en Europe la contrainte par corps. Enfin, on en vient franchement à la servitude du blanc, du blanc pauvre. Une tentative odieuse a été faite pour rétablir l'esclavage au Mexique septentrional. La guerre civile y a été provoquée dans ce but et soutenue par les subsides, les armes, la poudre des planteurs. Matamoros, où je suis, est en ruines, après trois mois d'une lutte proportionnellement plus meurtrière que les guerres de l'Empire, trois mois d'une guerre de rues comme celle de Saragosse. Malgré les canons américains, malgré les trahisons du clergé catholique, l'héroïque population de cette ville, qui a du sang indien dans les veines, a repoussé les brigands qui lui étaient lancés du Texas.

Que pouvais-je faire au milieu de ces troubles? Mon humble avoir était retombé au pouvoir des sauvages; j'avais vu plusieurs de mes voisins périr dans leurs champs, quelques-uns scalpés. D'autres sont tombés sous la hache des *rangers* furieux, parce qu'ils étaient « *unionistes.* » J'ai vu tuer Bob Augustin à coups de couteaux sur les marches de la justice de paix de San Antonio. J'ai vu un autre citoyen, poursuivi à coups de revolver dans les rues de cette petite ville, marquer le pavé de sa trace sanglante, et expirer au coin du marché. Que pouvais-je faire? Disons plutôt que devais-je faire? Le devoir était tout tracé... J'ai bientôt été forcé de quitter ma demeure, par une nuit d'hiver, afin de laisser au terrible comité de vigilance et de salut public quatre murs vides et la cendre de mes papiers.

Pour parler le langage de Plutarque :

> Dell' empia Babilonia, oud' è fuggita
> Ogni vergogne, ond' ogni bene è fori,
> Albergo di dolor, madre d'errori,
> Son fuggit' io per allungar la vita.

J'ai fui pour ma vie.

Je me suis du moins chargé d'un Mémoire des unionistes de San-Antonio pour le cabinet de Washington, papier qui seul m'eût fait pendre dix fois, comme un unioniste, espion ou correspondant avec l'ennemi. Je l'avais roulé et caché dans un des canons de mon fusil de chasse. Le consul américain à Matamoros — un énergique citoyen de la Nouvelle-Angleterre — à qui je l'ai remis à mon arrivée ici, l'a expédié, et Lincoln est près de le tenir.

Je ne saurais exprimer la satisfaction que j'ai ressentie en retrouvant la liberté de ma plume, de ce côté du Rio-Grandé. Que ne m'est-il donné pour une fois de parler avec autorité et de faire retentir ma voix dans toute l'Europe? Le sud des États-Unis est témoin d'une tentative odieuse, criminelle, qui, dans les moyens d'exécution, rivalise avec les scènes les plus sanglantes et les plus abhorrées de l'Inquisition. A cette tyrannie sanguinaire se joint un déchaînement de passions terribles : toutes celles qu'engendre la possession de l'homme et (de la femme) par l'homme. Il n'y a plus de limites, il n'y a plus de retenue, il n'y a plus de pudeur. Près de Seguin (Texas) un maître a été frappé par un esclave pour avoir, en présence de celui-ci, mis la femme du nègre toute nue, etc. L'esclave, cela va sans dire, a été pendu.

Dans la grande rue de San Antonio, une jeune blanche, esclave d'un des grands de l'endroit, est morte de maternité anticipée. Le grand avait employé la force et la victime liée à un arbre du jardin, qui n'est séparé de la voie publique que par un clayonnage à claire-voie...

Non; il y a dans ce mouvement prétendu politique du Sud, il y a un retour vers la barbarie, que les mœurs de notre temps, l'esprit de notre siècle, nos idées de philanthropie, d''humanité, de religion, ne peuvent pas permettre. Cette tentative impie et payenne, qui prend ouvertement pour devise : « L'extension et la perpétuité de l'esclavage, » cette tentative criminelle ne peut réussir. La question de la libération des esclaves prend chaque jour une forme plus pratique. Indépendamment de l'affranchissement par degrés dont je parle dans la *Revue,* il faut leur donner de la terre et tout ira bien. J'y reviendrai. J'espère que mes communications avec vous vont pouvoir se rétablir sur un pied régulier. Je séjourne ici pour quelques mois.

Avez-vous reçu ma lettre du 3 juillet 1861 ? Quand je saurai lesquelles de mes correspondances ont esquivé le blocus, je remplirai les lacunes dans une réimpression à part, — si l'on juge encore que l'ouvrage en vaille la peine. En attendant, si mon dernier envoi à la *Revue* (parti de Matamoros 5 avril 1862), et consistant en trois lettres, — si, dis-je, ce dernier envoi semblait digne d'être formé en brochure, faites-le tirer à part.

II.

Matamoros (Mexique), 13 mai 1862.

J'ai dû me sauver après avoir tout perdu, pour ne pas être pendu sous la terreur, comme abolitioniste. J'ai eu un rude voyage de San Antonio jusqu'ici, J'ai trouvé un véritable ami dans le consul américain. J'ai recommencé un peu de culture, et j'étudie avec une curiosité constante le peuple demi-sauvage du Mexique, qui contient encore tant d'éléments qui ont vécu de la vie errante.

J'ai perdu mes collections, j'ai dû brûler presque tous mes papiers. Toutes mes notes relatives à la Société du Sud, bien que très-modérées, avaient une couleur d'abolitioniste (ou, si vous voulez, d'équité) qui n'était pas de saison. J'ai eu la délicatesse, outrée peut-être, de n'en proposer le dépôt à aucun de mes amis, dans la crainte de les compromettre. Ces amis avaient déjà taut fait pour ma fuite que je n'ai pas osé aller au-delà . .

. . . .

Notre position au Texas a été affreuse. Aujourd'hui, c'est le coup de grâce, et si je n'avais pas réussi à en sortir, je crois que je n'y parviendrais plus. La ligne du Rio-Grandé est tout à fait gardée. La poste.... si on peut appeler de ce nom une filouterie organisée, qui ne mène pas à destination une lettre sur dix.... la poste ne m'apporte plus rien de San Antonio, et même, fit-elle

son service, je ne trouverais personne en ce moment pour aller chercher une lettre à Brownsville. (Il n'y a pas d'échange avec le service mexicain.)

Ah! mon cher S...., avec quelle satisfaction j'ai échappé à cette sphère d'oppression et de tyrannie! L'histoire de ce soulèvement impie « pour l'extension et la perpétuité de l'esclavage, » ne sera jamais écrite complétement. Nul n'a pu tout voir et tout entendre. J'en ai le cœur indigné. Quel aveuglement, quelle rage! Voilà New-Orléans pris : eh bien, pourriez-vous comprendre ce délire, vous qui vivez loin des événements? Avant de se rendre, les planteurs ont brûlé leur coton, leur sucre, leurs presses à coton à vapeur, les raffineries.... Soit, c'était à eux; ils ne voulaient pas qu'on les confisquât et que leurs dépouilles allassent enrichir leurs ennemis. Mais — honte et crime, — il y en a qui ont brûlé leurs esclaves!!! Jugez par là du degré de démence ou de furie où ils étaient arrivés. Ils ont mieux aimé brûler leurs noirs que de les voir affranchir. Ceux qui se sont rendus coupables de cette atrocité, qui n'a pas de parallèle dans l'histoire, surtout en ce qu'elle ne frappe pas des ennemis; ceux qui se sont rendus coupables de ce forfait, ont réuni les noirs inoffensifs, leur ont donné l'ordre de se renfermer dans les ateliers dont ils ont fermé les portes; puis l'incendie a fait son œuvre, pendant que les maîtres surveillaient les issues pour faire tomber sous la balle l'enfant, le vieillard, la femme, qui serait sauté d'une toiture, au péril de sa vie, pour fuir les angoisses du bûcher.

Je ne parle pas du vol des banques, dont on a porté les dépôts à l'armée. C'était, je crois, cent millions de

francs; mais qu'est-ce que cent millions au prix de l'hécatombe de serviteurs qui, à la sueur de leur front, ont gagné le pain de ces infâmes maîtres. — Ce qui est sacrifié en vies et en valeurs, dans cette terrible guerre, est incalculable. On a vu combattre avec courage, avec fanatisme, pour des causes sinon parfaitement justes, du moins justifiables. J'aurais compris le planteur combattant pour s'assurer l'indemnité en cas d'abolition, ou combattant pour obtenir une émancipation graduée, répartie sur vingt ou sur cinquante ans. Mais je ne m'explique pas un entêtement poussé jusqu'à la rage pour établir, imposer ce qui est injuste, impossible, inhumain, absurde, réprouvé, jugé, condamné dans toutes les religions, toutes les philosophies, tous les systèmes, tous les pays, je veux dire « l'esclavage universel et perpétuel. » Cette révolution restera comme un grand trait de l'histoire moderne, non-seulement parce qu'elle précipite l'affranchissement des esclaves américains, mais parce qu'elle fournira l'un des plus grands exemples de monomanie sociale, une monomanie furieuse, contractée de longue date sous l'influence de l'esprit despotique et de l'orgueil.

III.

La ville est remplie de réfugiés de toute condition et de toute couleur, venus de toutes les parties du Sud. Il y a des bannis, des proscrits, des esclaves fugitifs, des volontaires qui ont abandonné le drapeau esclavagiste, etc. C'est une ville de 7,000 âmes, qui comptait déjà, comme le Cadix d'Espagne, l'une des populations les plus mêlées de l'univers. Je vous laisse à penser ce qu'elle est maintenant. L'amateur d'anthropologie pourrait y étudier à l'aise toutes les races du monde, sauf les races tartares. On y parle en ce moment les 152 langues de la société biblique, ou peu s'en faut. J'y ai même trouvé un compatriote, un Louvaniste.

Matamoros est en ruine. La tentative fomentée par le Sud pour rétablir l'esclavage au Mexique, en a fait le théâtre d'une guerre de rues qui a duré trois mois. Sur sa petite population, près de 300 bourgeois ont péri sous cette agression infâme. Mais cette population, qui a du sang indien dans les veines, est très-brave et très-attachée à la liberté.

Le combat n'avait pas cessé depuis longtemps, quand je suis arrivé à Matamoros. Il y avait plus de cent blessés à l'hôpital; et j'ai pu voir toutes les horreurs que la guerre laisse après elle... Il s'y trouvait des nègres et des mulâtres qui s'étaient battus pour la liberté de leur race et qui me parlèrent de l'esclavage les larmes aux

yeux. Les blessés des deux partis étaient ensemble, sans qu'aucune distinction fût faite entre eux.

Contrairement à nos usages d'Europe, chacun peut entrer à toute heure à l'hôpital ; les parents et les amis viennent s'asseoir au chevet des patients et les consoler. Les gardes-malades sont des femmes, comme à Londres. Celles de Matamoros m'ont paru parfaitement convenables à tous égards. Elles sont souvent aidées par les visiteuses. J'ai vu plusieurs négresses qui avaient des membres de leur famille parmi les blessés, et qui soignaient volontairement et indistinctement tout le monde. C'était une de ces scènes de sympathie commune et de dévouement qui charment le cœur.

Nous avons dans la ville, parmi les habitants âgés, beaucoup de personnes qui ont vécu à l'état sauvage ou à peu près.

La ville est une station indienne. Elle est située à huit lieues au-dessus du port. C'était le refuge des Indiens pillards. On me cite des fortunes acquises par la piraterie ; un grand de l'endroit a été pirate avec un équipage de Peaux-Rouges, sur le golfe du Mexique. Il est partisan de l'esclavage.

Tout change : on commence à faire des maisons en briques, et la grande rue est éclairée le soir par des réverbères à l'huile. Que dis-je? on bâtissait un théâtre quand la lutte en faveur de l'esclavage est venue tout arrêter . . . .

FIN.



